

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Felip MABILLY	3
Tonin MAGNE	5
Anfós MAILLET	7
Estanislas MALLARD	8
Romieg MARCELIN	10
Jean-Baptiste MARCELLESI	12
Loïs MARGAYAN	14
Pau MARIÉTON	16
August MARIN	18
Antòni Fortunat MARION	20
Fortunat MARTELLY & Paulin MATHIEU	22
Pau MARTIN I	24
Pau MARTIN II	25
Quelques « MARTIN »	26
Ansèume MATHIEU	28
Paulin MATHIEU (Voir Fortunat MARTELLY)	
Andrieu MAUREL	30
Antòni MAUREL	31
Loïs MAUREL (Voir Eugèni PLAUCHUD)	
Ferrand MAZADE	33
Pèire MAZIERE	35
Francés MAZUY	37
Lucian MENGAUD	39
Lucian MENVIELLE	40
Joseph & Louis MERY	42
Regís MICHALIAS	44
Anfós MICHEL	45
Josèp MILLE & Esteve TANOUX	47
Aquiles MIR	49
Cassaneà de MONDONVILLE	51
Octavi MONIER	53
Joan MONNE	54
Alfrèd MOQUIN-TANDON	56
Enric MOULY	58
Quelques « MOUREN »	60

Joan-Josèp MOURET
Alfrèd MOUSTIER
Loís MOUTIER

62
64
65

NI DIEU NI MAITRE : LE TROBAIRE REVOLUTIONNAIRE FELIP MABILLY

L'un des plus grands écrivains marseillais est certainement Felip Mabilly qui demeure pourtant presque inconnu. Là aussi, l'emploi de l'occitan, langue historique du pays, renié par la bourgeoisie et ceux qui ont subi son influence, y est pour quelque chose.

Comme personnellement j'essaie, ce qui ne veut pas dire que j'y parvienne toujours, d'échapper à cette dominance, je vais vous présenter ce personnage exceptionnel. Felip Mabilly est né à Marseille, au quartier Saint-Lazare, sur les hauteurs du Moulin de la Villette, le 1^{er} mai 1841. Son père, un artisan fabricant de chaises, abandonna cette activité face à la concurrence, pour mener un domaine. Le jeune Felip alla à l'école des Frères de la Doctrine jusqu'à douze ans, puis révolté par le coup de règle que l'un des frères qui enseignait, lui avait donné pour le punir, se mit au travail.

Après avoir tâté de plusieurs métiers dans lesquels, le plus souvent il récolta des accidents, il se décida à travailler avec son père. Ce dernier avait finalement ouvert une guinguette, et était un tambourinaire de talent ; le jeune Felip l'accompagnait dans ses concerts et s'essayait dans la déclamation.

Cependant, à peine avait-il abandonné l'école qu'il eut une boulimie de lecture. Et comme son dernier patron, l'imprimeur Allard, qui était un républicain convaincu, lui avait prêté « Les châtiments », de Victor Hugo, il conçut une haine farouche de l'Empire et se lança dans la politique, tout en lisant les œuvres des écrivains socialistes et anarchistes du XIX^e siècle, notamment de Proudhon.

Et c'est Mabilly qui, en 1869, eut l'idée d'offrir la candidature républicaine à la députation à Gambetta qui battit le candidat officiel qui n'était autre que Ferdinand de Lesseps ! Lors du déclenchement de Commune de Paris, Mabilly se trouvait dans la capitale. La Commune vaincue, on le ramena à Marseille afin d'être jugé sur les origines de la Commune qui s'était déclenchée dans la cité phocéenne. Evidemment, on ne put le condamner, mais il dut s'exiler en Suisse.

Le calme revenu, il retourne en France et travaille comme rédacteur jusqu'en 1877, au *Républicain de Vaucluse*, à Avignon. Il part alors pour Alger où il collabore au *Petit Colon*. En 1879, il est engagé à Paris comme rédacteur au journal *Le Paris*.

En 1891, Félix Baret qui est maire de Marseille, lui offre le poste de secrétaire-rédacteur du conseil municipal, et Mabilly rentre au pays. Quelques années plus tard, il est nommé conservateur des Archives de la Ville, poste qu'il conservera jusqu'à sa mort survenue le 28 juillet 1911.

Mabilly avait commencé à écrire en occitan dès 1862. Par la suite, il ne devait plus cesser, tout en menant de front ses activités politiques et ses études historiques en français, notamment sur la République marseillaise de 1591, dont on devrait normalement célébrer le IV^e Centenaire mais dont à la mairie, personne ne parle. Savent-ils seulement qu'il y a eu une République marseillaise ?

Cette œuvre occitane est très engagée. A côté de textes en prose et de poèmes de circonstances, Mabilly a composé trois grandes fresques dont certains ont dit qu'elles s'inspiraient de Victor Gelu. Il n'en est rien, sauf bien entendu que nous avons deux auteurs qui traitent de la condition sociale du peuple. C'est que Gelu est un pessimiste pour lequel le progrès constitue finalement une régression, alors que Mabilly est un ferme partisan du progrès à la condition qu'il soit réalisé pour le profit de tous.

La première fresque est « Lei Braç Nòus desonorats ò lo rèi Maurèu » (« Les Bras Neufs déshonorés ou le roi Maurel »). Les Bras Neufs sont des fénians qui refusent tout travail et se réunissent une fois par an pour un banquet ; au cours de l'un de ceux-ci, ils

rencontrent un super-féniant qui a des toiles d'araignées sous les bras ! Ils l'élisent roi. Mais un jour, le roi Maurel, pour l'amour d'une belle, surveille un travail : surveiller c'est travailler ! Lors du banquet annuel, il n'a plus ses toiles d'araignées et ses compagnons veulent l'exécuter. Mais, le Dieu apparaît et explique qu'il ne faut pas travailler tant que seuls quelques-uns profitent du travail de tous. Mais, lorsque le travail profitera à tous, il sera alors licite. Et il ajoute que les compagnons sont aussi coupables que Maurel, car : « Se per far de rèis siàs pron pàntol, Pòple, seràs totjorn traït... » (« Si pour faire des rois tu es assez couillon, Peuple, tu seras toujours trahi... »). Un anti-culte de la personnalité.

La seconde fresque est constituée par les poèmes qu'il a présentés sous le générique « Lei cridadissas dau paurum » (« Les plaintes des pauvres gens ») dans lesquels il décrit la condition ouvrière, ses souffrances, ses espoirs, et celle des artisans menacés par la grosse industrie. Troisième fresque : « Lei bancarotiers » (« Les banqueroutiers »), où il montre la perversion du système capitaliste.

La langue de Mabilly est excellente. Les vers sont portés par une véhémence et un réalisme dont devraient s'inspirer bien des poètes qui se prétendent sociaux, voire des poètes tout court.

J'oubliais... Dans ses vers, Mabilly développe toute la théorie de la plus-value. Cela n'a-t-il pas contribué à ce qu'on « l'oublie » ?

LE DRAMATURGE TONIN MAGNE, DE GÉMENOS

Lorsque dans le titre j'écris que Tonin Magne est de Gémenos (B-du-R), près d'Aubagne, je devrais plutôt dire qu'il y est venu alors qu'il avait 2 ans, en 1800, lorsque son père vint habiter cette localité. Ce dernier était en effet jardinier du château d'Albertas, à Bouc (pas encore devenu « Bel-Air »), près d'Aix (pas encore devenu « en-Provence »), où en 1798 Tonin Magne vit le jour, mais c'est au château de Gémenos, appartenant à la même famille qu'il vint ensuite travailler. Et c'est donc là, a « Gèma », nom occitan de Gémenos, que Tonin Magne passa sa vie.

Sa jeunesse fut identique à celle des enfants du peuple des villages, et il apprit à lire comme il put tout en battant les champs et les collines. Bien entendu, dès qu'il fut un peu grandet, son père l'occupa dans le jardin qu'il menait. Cependant, doué d'un sens profond de l'observation et d'une excellente mémoire, il chantait les chansons qu'il avait entendues et il écrivit alors qu'il n'avait que 15 ans, une petite comédie occitane en 2 actes, « Lon e Zemira » (« Léon et Zémire »). Elle ne nous a pas été conservée, mais le marquis d'Albertas dut lui trouver une certaine valeur car il la fit interpréter par ses propres enfants.

Et satisfait, il fit donner des leçons au jeune Tonin par monsieur Simian, maître d'école du village. C'est là que Tonin Magne apprit les connaissances courantes et qu'il s'initia à la littérature.

Tonin Magne se mit alors à écrire en occitan des chansons et des pièces de théâtre surtout, qui faisaient les délices de ses amis. C'est ainsi que les jeunes « Gemenencs » formèrent une troupe pour jouer les comédies de Tonin Magne. La première pièce présentée fut, en 1825, « Sant-Cristòu au plan d'Aut o lo mariatgi de Gabrièla » (« Saint-Christophe au Plan Haut ou le mariage de Gabrielle »). On notera que c'est une erreur d'écrire « Plan d'Aups », qui est l'une des innombrables âneries des pauvres cartographes français. Le sujet est celui, classique, d'un amour contrarié qui triomphe finalement. Rien de bien original donc, mais l'intrigue, bien menée, était très divertissante. Certains passages sont imités du poème de Père Bellot, « Lo poèta caçaire » (« Le poète chasseur »), publié en 1817, qui faisait alors fureur.

Deux ans après, mais il semble en fait que le texte n'ait été écrit qu'en 1832, il donne une seconde pièces, « Bufre o lei nòças de Constantina » (« Bufre ou les noces de Constantine »). C'est une comédie en deux actes qui cette fois se déroule à Saint-Menet, banlieue marseillaise. Le scénario est identique à part que l'amoureux se suicide... mais pour de rire !

Suivent ensuite de nombreuses pièces dont l'action se déroule toujours dans le terroir situé entre Gémenos et Marseille : Saint-Menet encore, La Valentine, Gémenos bien sûr. On n'en connaît que les manuscrits, car Tonin Magne, écrivain populaire par excellence, n'a jamais rien publié, cela suivant sa propre volonté. Il assurait en effet que la littérature populaire n'est pas faite pour ceux qui achètent les livres, ce qui est évidemment un point de vue. C'est ainsi que certains ignorants peuvent prétendre que la littérature occitane n'existe pas. En oubliant que l'écriture a tout juste 5 000 ans, alors que l'homme est sur terre depuis des millions d'années... et que de toute façon, il existe des civilisations récentes qui n'ont jamais connu l'écriture.

D'autres pièces, dont des drames et des tragédies ont été écrites par Tonin Magne, et toutes jouées. Mais elles n'ont pas été conservées. De plus, il a écrit de nombreuses chansons ainsi que des noëls. Certains de ces textes ont été recueillis par un autre écrivain occitan de Gémenos, Maunier de Flòra, qui en a publié une partie.

Pour revenir à l'existence de Tonin Magne, qui fut dans sa jeunesse un joyeux luron d'après certaines anecdotes, il ne devint pas jardinier comme son père, mais emballer à la

verrière de Saint-Pons. Et sur la fin de sa vie, il vivait dans sa famille qui tenait un petit café dans la rue qui va vers Saint-Pons. C'est là qu'il mourut le 9 juillet 1878.

Tonin Magne n'a pas été un grand écrivain, mais il est parvenu à ce que bien des dramaturges n'arrivent pas : captiver le public. Et qui plus est, le public populaire qui contrairement aux idées reçues est le plus difficile à contenter car il ne cache pas ses sentiments. C'est que si ses intrigues sont classiques, il sait les placer dans un contexte familial, avec des personnages dans lesquels chacun peut reconnaître ses amis et ses voisins, et qu'il fait une peinture exacte de la nature. On aimerait que le théâtre intellectuel ou de boulevard (c'est souvent la même chose !) que l'on nous présente, atteigne un pareil résultat.

LE POÈTE-TAILLEUR ANFÓS MAILLET

La période qui se situe entre les années 1830 et 1860 approximativement, est l'âge d'or des créateurs que l'on a désignés sous le terme de poètes-ouvriers. Ceci en rapport avec le socialisme utopique qui considérait que les travailleurs manuels avaient autant de dispositions que les bourgeois dans le domaine de la création.

Dans l'absolu, cela pouvait se concevoir, mais il est évidemment nécessaire d'acquérir une culture large pour parvenir à une création de qualité. Le résultat, c'est que malgré les encouragements qu'ils reçurent de la part d'écrivains aussi célèbres que Lamartine ou Georges Sand, aucun de ces poètes n'a fait une œuvre valable même si parfois, elle a pu être estimable, dans le cas par exemple de Jasmin, d'Agen, ou de Joan Reboul, de Nîmes. La plupart d'ailleurs chez nous, se sont d'abord essayés à écrire en français, puis devant l'échec, ils ont utilisé leur langue naturelle, l'occitan, où ils se montrent généralement meilleurs.

Parmi ces poètes-ouvriers qui ont participé à la renaissance littéraire occitane du milieu du XIX^{ème} siècle, je vais présenter l'un des plus humbles : Anfós Maillet...

Anfós Maillet est né à la Tour-d'Aigues, localité située sur le versant sud du Lubéron, en Vaucluse, le 6 janvier 1810. Il était le neveu de Joan Josèp Diouloufèt (1771-1840), remarquable poète occitan, légitimiste, qui fut bibliothécaire de la Méjane, à Aix, et que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes. Il embrasse la profession de tailleur d'habit, mais il est de santé très fragile ; poitrinaire, il vomit le sang lorsqu'il travaille trop, et pour soulager sa mère, il sollicite et obtient un emploi de maître d'études à l'École Normale Primaire d'Aix-en-Provence. C'est dans cette ville qu'il meurt en 1850, à l'âge de 40 ans.

Bien entendu, comme tous les poètes-ouvriers, c'est en français, la langue dominante, celle du pouvoir, qu'il commence à composer ses vers. Des rimes bien dans le style pleurnichard du romantisme lamartinien qui, il est vrai, était bien en rapport avec son état de santé et sa laideur physique suivant certains témoignages.

À partir de 1841, il collabore en occitan au journal de Pèire Bellot et de Loïs Méry, *Lo Tamborinaire et le Ménestrel*, et surtout à celui de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)* qui paraîtra jusqu'en 1846.

La plupart de ces poèmes ont été rassemblés, avec quelques autres, dans l'ouvrage qu'il publie en 1848, « Poésies françaises et provençales ». La première partie du livre est constituée de poésies françaises, et comme celui-ci était en cours de composition lors de la Révolution de 1848, Anfós Maillet a cru bon d'y ajouter un hymne à la fraternité. Celui-ci est dédié à Emili Ollivier, commissaire de la République à Marseille, futur premier ministre de Napoléon III sous l'Empire libéral, qui aura en 1870 cette phrase malheureuse à propos de la déclaration de guerre à la Prusse : « C'est d'un cœur léger que nous déclarons la guerre ! » Dans ce poème et dans le suivant, « Aux ouvriers », on retrouve tous les thèmes des illusions de l'époque : union sacrée, honnêteté, amour de la liberté, amour de la religion et du Christ... On est loin des luttes de classes qui ne tarderont pas à éclater.

Quant aux textes occitans d'Anfós Maillet, ils sont heureusement d'une meilleure tenue littéraire. Non qu'ils soient parfaits, mais ils ont le mérite d'être beaucoup plus réalistes. On n'y sent pas cette tentative pour copier servilement les poèmes français d'un Lamartine. Au mieux, pour ces derniers, en français, c'est du plagiat, et le plus souvent pitoyable ! Il est vrai qu'aujourd'hui, dans les concours de poésies organisés par les associations régionaliste, on ne trouve souvent pas mieux. Ce qui n'est pas une excuse.

Finalement, c'est son œuvre occitane, mince certes, mais qui a le mérite du naturel, qu'Anfós Maillet conservera une place dans les histoires de la littérature.

LE CHANSONNIER POPULAIRE ESTANISLAU MALLARD

Parmi des personnages qui ont connu un destin tragique, il faut citer Estanilau Onorat Mallard qui, à son époque, a connu une certaine gloire dans la cité dont il était originaire, Marseille, et aussi plus largement, dans ce que les colonialistes appelaient le « Midi », c'est-à-dire l'Occitanie.

Il y est né le 16 février 1846, au numéro 20 de la rue du Musée. Son père, Antòni Nadau Mallard, était tondeur de chevaux, c'est-à-dire qu'il exerçait l'un de ces métiers traditionnels, la motorisation n'étant pas encore intervenue. Aussi, issu d'une famille ouvrière, s'il apprit à lire et à écrire, il ne bénéficia pas d'une instruction très poussée. Il devint serrurier, mais très jeune il se mit à la chanson, et en 1866, il chante en compagnie des célèbres artistes occitans Brossard et Revertégat que j'ai déjà présentés ici, dans une salle marseillaise.

À partir de cette époque, Mallard passe sur la plupart des scènes de la ville : l'Alcazar, le Casino, le Théâtre Chave, bien entendu, mais également dans les concerts des cercles républicains et des associations tels le Cercle Saint-Barthélémy, le Cercle de la Porte d'Aix, le Cercle de l'Indépendance, les Concerts Paul, le Cercle Philharmonique de la Belle-de-Mai, etc... Cependant, la scène ne suffisait pas à cette époque où le show-bvusiness n'avait pas encore droit de cité, à nourrir les artistes sauf exception, et Mallard gère à partir du mois d'août 1883, le café de la Jeune France, sis au numéro 8 de la rue Bernard-du-Bois, qui se situait alors dans le quartier bourgeois.

S'il interprétait les chansons de divers auteurs, il chantait plutôt celles qu'il avait écrites. La grande majorité est en occitan et j'en ai recensées plus d'une centaine, outre une opérette en un acte, « Leis amors de Clarissa » (« Les amours de Clarisse »). Il utilisait des airs à la mode mais le plus souvent, c'est lui qui composait la musique de ses textes. Le succès en a été très grand, et dans les années 1880, Estanislau Mallard était l'un des artistes préférés des Marseillais ; il allait présenter son tour de chant un peu partout en Provence et au-delà.

Ses textes, essentiellement populaires, ne comportent pas une recherche littéraire, et la langue qu'il emploie est un occitan marseillais de base, compréhensible pour tous. Ce qui se passe d'ailleurs actuellement pour tous les chanteurs français qui désirent obtenir une large audience ! Les thèmes sont variés mais généralement joyeux : ils ont pour but d'amuser et de présenter l'actualité, par exemple avec « Lo tramvai » (« Le tramway »). Ce qui n'empêche pas un certain engagement social et politique. Car Mallard est un républicain et un laïque. Ainsi, il cultive le genre satirique avec « Pas possible » (« Pas possible »), où il constate que pour les bourgeois, les républicains seraient tous des bandits ! D'ailleurs, il participe à de nombreuses représentations dans les fêtes républicaines, et il chante souvent au profit du « Sou des Écoles », organisation qui rassemblait des fonds pour les écoles avant que soient intervenues les lois de 1884 sur l'instruction publique.

Cependant, le 6 février 1886, Estanislau Mallard tente de se suicider. En effet, il n'avait pas été épargné par les malheurs puisque lors de l'épidémie de choléra qui toucha Marseille et une partie de la Provence et du Languedoc, en 1884-85, il avait perdu sa femme, enlevée par cette maladie, que son enfant était malade et qu'il était à bout de ressources. Ce qui rendait encore plus tragique cette tentative d'échapper à tous ces malheurs, c'est que Mallard avait écrit au moment de l'épidémie cholérique, plusieurs chansons dans lesquelles il se moquait de celle-ci. Ainsi, « Au Faròt » (« Au Pharo »), dans laquelle il dit que c'est la peur du choléra qui finalement tue les gens ! Je rappelle que le Pharo était le lieu où l'on rassemblait les cadavres des personnes mortes de la maladie.

On parvint à le sauver et l'Alcazar donna une soirée à son bénéfice, ce qui contribua à améliorer sa situation financière. Il remonta sur la scène et reprit ses tours de chant. Mais, miné par la maladie, il devait mourir à la fin du mois d'août 1890, alors qu'il jouissait toujours de l'estime du public.

Triste fin pour un artiste dont certes les productions n'étaient pas irréprochables, car il cherchait avant tout à amuser le public. Mais, par ce biais il tentait de faire prendre conscience de la situation économique et sociale et des moyens de la modifier. Et il utilisait pour cela l'actualité marseillaise de l'époque d'une façon agréable. Surtout ses textes étaient le reflet des mentalités populaires. Y a-t-il beaucoup d'auteurs qui soient parvenus à cela ? C'est ce qu'a réussi Estanislau Mallard.

LE REPRÉSENTANT DE COMMERCE ROMIEG MARCELIN

Avec Romieg Marcelin que je vais présenter dans cet article, nous avons un progressiste, un homme de gauche authentique, et non comme on en trouve aujourd'hui, l'un de ces pseudo-républicains à la Chevènement qui professent des idées proches du FN, car lui a œuvré pour l'égalité de l'occitan et donc pour la démocratie.

Romieg Marcelin est né à Carpentras (Vaucluse), dans le quartier du Moulin à Vent, le 1^{er} octobre 1832. Il a tout juste 7 ans lorsqu'il est envoyé par ses parents à l'école des Frères où il se fait remarquer étant particulièrement éveillé. Il est ensuite placé auprès du curé de Gigondas (Vaucluse), qui lui enseigne les lettres classiques. À 15 ans, il entre dans la vie active chez un marchand d'étoffes de Carpentras et il travaille dans son magasin. C'est dans sa ville natale qu'il rencontre celle qui devait devenir sa femme.

Mais, malgré une vie relativement facile, entre un patron compréhensif, chose rare, et une femme charmante, lui qui était un poète comme nous allons le voir, n'était pas heureux. C'est qu'élevé à la campagne avec l'habitude de la liberté dans les garrigues, être enfermé dans un magasin ne lui réussissait pas. Aussi, il demande à son patron de changer d'emploi et de faire de lui un représentant pour les étoffes qu'il vendait. Ce qui est accepté. Et c'est ainsi que durant 40 années, il voyage pour la même maison de commerce, se déplaçant entre Marseille, Avignon, Nîmes, Sisteron, Arles ou Barcelonnette.

Formé à la poésie classique, il a un tempérament de poète et il commence à collaborer en 1862 au journal *Lo Rabalhaire (Le Ramasseur)*, devenu ensuite *Lo Caçaire (Le Chasseur)*. Dès cette époque, il se rallie au *Félibrige* bien que ce journal soit publié par le trobair Mariús Féraud. Un engagement qu'il ne reniera jamais malgré l'orientation droitiste de cette association, surtout dans les années 1871-80 et lors de l'affaire Dreyfus. C'est ainsi qu'il sera coopté majoral du *Félibrige* en 1891, ce qui constituait évidemment pour l'association une caution de gauche.

Car Romieg Marcelin, bien qu'éduqué dans les milieux catholiques traditionnels, est un républicain engagé. Il le montre clairement en 1877 lorsqu'il prend position contre le coup d'état du maréchal de Mac-Mahon qui dissout l'assemblée le 16 mai afin d'obtenir une majorité monarchique. Cela ne lui réussira pas puisqu'aux élections d'octobre, les républicains sortiront majoritaires malgré la fraude, les pressions, les menaces et la révocation de 62 préfets, 1 743 maires, 1 344 adjoints, 1 385 fonctionnaires et le déplacement de 4 799 de ces derniers ! Cette résistance sera exprimée dans la satire « Lo bòn temps » (« Le bon temps »), suivie de « Çò que volèm » (« Ce que nous voulons »), publié l'année d'après en raison de l'interdiction du gouvernement et qui connaîtra ensuite 3 rééditions successives. Et cet engagement politique à gauche se traduit par la collaboration à l'almanach *La Lauseta (L'Alouette)* publié par l'ancien communal Loïs Xavier de Ricard. *La Lauseta* regroupait les félibres républicains et fédéralistes qui considéraient que les « Albigeois » avaient été les premiers défenseurs de la liberté de conscience et ils s'opposaient à Roumanille et à l'école dite d'Avignon.

Mais, quelques années auparavant, en 1869, Romieg Marcelin avait publié un gros recueil de poèmes, « Lòng dau camin » (« Le long du chemin »). Il a aussi collaboré à de très nombreuses publications dont notamment l'*Armanac dau Ventor (Almanach du Ventoux)*, l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, *L'Alhòli (L'Aïoli)*, *Lo Cacha-Fuòc (La bûche de Noël)*, etc... Enfin, il a laissé deux inédits : un opéra en 3 actes, « Lei trevants de Ròca-Martina » (« Les revenants de Roque-Martine »), et un recueil de poèmes, « Lei montanhadas » (« Les montagnardes »), qu'il préparait au moment de sa disparition survenue à Carpentras le 5 septembre 1908.

Romieg Marcelin s'est montré un excellent poète classique, tant dans l'usage des formes habituelles que pour ce qui est du sirventés, autrement dit de la satire, dans ses attaques contre les réactionnaires.

N'oublions pas enfin son action sur le terrain puisqu'il contribua en 1893, à la fondation de l'*Escòla dau Ventor (École du Ventoux)*, association félibréenne certes apolitique, mais dont l'engagement à gauche était net grâce à l'action de son futur prrésident, l'instituteur Loïs Charrasse, que je présenterai une autre fois.

UN OUVRAGE DE SOCIOLINGUISTIQUE DE JEAN-BAPTISTE MARCELLESI

Jean-Baptiste Marcellesi est bien connu dans les milieux scientifiques et politiques. Chez les premiers car il est l'un des fondateurs de la sociolinguistique en France. Chez les seconds, parce que corse, il connaissait bien le problème des langues dites "régionales" et qu'engagé politiquement, il a contribué à l'établissement des documents du PCF sur le sujet.

Il vient de publier un ouvrage qui rassemble un certain nombre de textes, qui pour la plupart du temps sont des articles ou des actes de colloques, rédigés au cours des 30 dernières années : *"Sociolinguistique. Épistémologie, Langues Régionales, Polynomie"* ¹.

L'ouvrage s'ouvre par un entretien dans lequel Jean-Baptiste Marcellesi fait l'historique de son parcours qui, à partir de la langue corse de son enfance, débouche sur le discours politique. Cet entretien n'est pas négligeable dans la mesure où il se traduit ensuite par une théorisation qui aboutira à des propositions pratiques très générales sur les langues.

En effet, le livre, qui est divisé en trois parties, permet à des personnes qui ne sont pas des spécialistes, et ce en fonction de leurs centres d'intérêts, d'entrer dans la sociolinguistique qui, je le rappelle constitue l'ensemble de recherches interdisciplinaires traitant de la langue et de la communication verbale dans leur contexte social. Autrement dit de l'étude de la langue en fonction des situations, du milieu et des individus avec qui on a un échange. La vie, quoi !

Dans la première partie est étudiée l'épistémologie, c'est-à-dire l'étude critique des principes, des hypothèses et des résultats de la sociolinguistique, afin de déterminer son origine logique, sa valeur et sa portée objective. Notamment est définie la sociolinguistique en fonction des crises de la société. La sociolinguistique italienne est aussi présentée.

La seconde partie intéresse plus spécialement les occitanistes car elle s'intéresse aux langues régionales et à la sociolinguistique. Disons qu'elle paraît moins technique dans la mesure où les objets nous sont plus familiers car ils sont souvent évoqués dans les médias. Ainsi l'enseignement des langues régionales, les problèmes de l'hégémonie culturelle, du français régional, de la diglossie, de l'idéologie de la compensation avec la survalorisation des langues régionales par certains idéalistes. Un chapitre est consacré à la position des communistes par rapport à la question linguistique ; évidemment, l'auteur part de la situation corse car c'est celle à laquelle il a été personnellement confronté, mais celle-ci s'applique à des degrés divers aux autres langues de France à partir du moment où il y a prise en compte par une partie des populations concernées, de leur identité culturelle ; il montre clairement que la situation n'est jamais gelée et que la survie d'une langue n'est pas seulement liée à des décisions politiques, mais également au développement économique, à la démographie et au désir d'intégration de ceux qui viennent vivre dans les régions. Un chapitre intéressant qui bouscule certaines idées reçues est l'actualité du processus de naissance de langues en domaine roman : car des langues nouvelles peuvent naître à partir d'une langue identique s'il y a volonté politique des locuteurs. Par ailleurs, est développé le concept de "langues polynomiques" qui sont des langues dont les utilisateurs reconnaissent plusieurs modalités d'existence sans qu'il y ait de hiérarchisation ou de spécialisation de fonction ; il y a intolérance entre les utilisateurs de variétés et la multiplicité lexicale est conçue comme un élément de richesse. Cela me semble être le cas de la langue occitane et de la plupart des langues dites "régionales", mais peut s'appliquer à une langue telle que l'anglais dont on connaît le caractère plastique..

Quant à la troisième partie, elle traite précisément de la polynomie et de la sociolinguistique du corse. À ce titre, il est évident que les lecteurs corses sont plus spécialement concernés. L'application du concept de langue polynomique trouve ici sa totale application avec l'émergence de la langue corse. Et ce qui est dit de cette dernière n'est que

l'illustration d'une situation beaucoup plus générale. Notamment le développement qu'il présente sur la variation et la norme. Et sur le fait que le refus de la polynomie en imposant une codification rigide, reviendrait à étrangler la langue corse qui se trouverait donc hors le temps. Je traduis : ce serait le refus de la dialectique et la mise de la langue au musée ! Ce que quelques-uns ont voulu pratiquer pour l'occitan, mais qui, heureusement, a été refusé.

L'ouvrage de Jean-Baptiste Marcellesi est le bienvenu à un moment où certains, pour l'occitan, voudraient imposer une conception éclatée de la langue en surévaluant des différences qui ne gênent ni l'intercompréhension, ni le sentiment d'unité.

¹ *Sociolinguistique. Épistémologie, Langues régionales, Polynomie*, par Jean-Baptiste Marcellesi (entretien et choix des textes réalisé par Thierry Bullo et Philippe Blanchet) ; L'Harmattan éditeur.

LE TROBAIRE – RELIEUR LOÏS MARGAYAN

Loïs Margayan est l'un de ces personnages qui poursuivirent une carrière de trobaires et refusèrent toujours le Félibrige à Marseille où ce mouvement ne parvint jamais à s'implanter véritablement car il se heurtait à un sentiment populaire particulariste.

Personnage très intéressant aussi par son attitude politique qui montre que malgré des contradictions, la renaissance occitane du XIX^e siècle qui se poursuit aujourd'hui sous une forme différente, présente un véritable caractère national.

Loïs Leon Margayan est né à Marseille le 5 octobre 1833. Il apprend le métier de relieur et il travaillera chez Cayer, un imprimeur de la rue Saint-Ferréol qui céda plus tard son magasin à Audibert qui y installa son journal *Le Radical*. Lorsqu'il ne put plus travailler en raison de son âge, il acheta l'établissement de bains qui se trouvait au bas de la rue Terrusse, à l'angle de la rue Sibié, et il l'exploita jusqu'à son décès survenu le 18 novembre 1903, à son domicile, 104, rue Abbé de l'Épée.

Au témoignage d'un anonyme qui a connu Loïs Margayan au moment où celui-ci était dans l'équipe du journal *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, dans les années 1877-1882, il avait déjà un aspect vieillissant ; il portait une barbe blanche et se servait d'un bâton pour marcher car il était boiteux ; sa voix était flottante et agréable.

Dès 1862, Loïs Margayan demande aux trobaires, dans un poème publié dans *l'Almanach Historique et Biographique de Provence*, de l'accepter parmi eux. Il s'agit évidemment d'une clause de style car il n'a pas besoin d'une telle acceptation : cela constitue simplement une manière de proclamer son entrée dans le monde de l'écriture occitane.

Toujours est-il qu'à partir de cette époque, il se met à écrire régulièrement en occitan et il entre en contact avec les trobaires marseillais. En 1877, le journal *Lo Tròn de l'Èr* est fondé par Père Mazière, avec l'aide d'Antida Eoyer, de Baptistin Touar et précisément de Loïs Margayan. Il sera aussi l'un des fondateurs de la société *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)* qui réunira les écrivains qui veulent s'exprimer en occitan marseillais.

Lo Tròn de l'Èr était imprimé sur les presses de Cayer, et l'équipe rédactionnelle se réunissait dans une petite salle de l'imprimerie chaque dimanche matin, afin de décider du contenu du numéro de la semaine.

Il collabora à différentes revues et publications occitanes et françaises, dont notamment à *La Sartan (La Poêle)* de Pascal Cros, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de « Mèstre Loïs » et « Mèstre Cave ».

Il a écrit de nombreux contes en vers et en prose, des galéjades encore plus nombreuses, et des poèmes. Il faut mentionner parmi ces derniers, en particulier une série de sonnets dont le titre général est « Lei bruchs de l'ostau » (« Les bruits de la maison »), dans lesquels on note un sens de l'observation très développé. Pour prendre un exemple, j'ai choisi le sonnet « La pala dau carbon » (« La pelle du charbon ») où il présente cet instrument que nous ne connaissons plus guère aujourd'hui mais qui était vers 1900, à l'aube le premier que l'on utilisait pour ranimer le feu et préparer le déjeuner ; pareille au mineur qui extrait le charbon, elle ne reçoit que des coups et demeure toujours dans l'obscurité !

Pourtant, malgré cette allusion sociale, Loïs Margayan était un conservateur, de même d'ailleurs que pas mal de travailleurs. Conclusion pratique : l'idéologie bourgeoise dominante touche aussi la classe ouvrière, ce qui ne s'oppose pas au fait qu'il demande la justice sociale. Donc, si nous voulons progresser nous devons éliminer tout sectarisme.

Cette position conservatrice n'empêche pas Loïs Margayan, qui est je le souligne un écrivain de grande qualité dont la langue est excellente, de se retrouver auprès des trobaires socialistes de l'époque et de collaborer avec eux dans des journaux qui, tel « La Sartan », ont parfois un engagement marqué. En ce sens, comme je l'écrivais au début de cet article, nous

nous trouvons devant un fait national. Ce que n'ont pas compris et ne comprendront jamais en raison de leur nullité intellectuelle les fascistes centralistes.

UN AMI DE LA CULTURE OCCITANE, PAU MARIÉTON

Parmi les non Occitans qui se sont « convertis », pour utiliser un vocabulaire religieux (avec l'intégrisme, c'est d'actualité !), l'un des plus intéressants est certainement Pau Mariéton. Je rappellerai que l'un des premiers de ceux-ci, que j'ai présenté dans ces colonnes, est le prince irlandais William Bonaparte-Wyse.

Pau Mariéton lui, est né à Lyon en 1862. Son père était un riche agent de change. Il hérita donc d'une importante fortune que, de même que Bonaparte-Wyse, il utilisa en partie pour assurer une sorte de mécénat en faveur de notre culture. Cela compensait un peu l'absence totale d'aide du gouvernement français en application du génocide culturel organisé contre les langues de France, donnant ainsi l'exemple au fascisme après la première guerre mondiale.

C'est à l'âge de 18 ans que Pau Mariéton est saisi d'admiration en découvrant le recueil de Mistral qui vient de paraître, « Leis isclas d'òr » (« Les îles d'or »). Enthousiasmé, il quitte Lyon et rend visite à Mistral qui l'accueille chaleureusement. Il en naîtra une longue amitié qui ne sera interrompue que par la disparition de Pau Mariéton, âgé seulement de 49 ans, le 25 décembre 1911, à Cannes où il se soignait. On notera que c'est également dans cette ville qui était devenue un lieu de résidence pour personnes fortunées, qu'est décédé en 1892, le prince Bonaparte-Wyse.

Après cette rencontre avec Mistral, Pau Mariéton se met fiévreusement à apprendre l'occitan. Et bientôt, il connaît suffisamment notre langue pour la parler et l'écrire couramment. Mais il ne donnera qu'une œuvre mineure en occitan, et son importance se situe ailleurs.

C'est que Pau Mariéton, intelligent et très instruit, qui sait parfaitement s'exprimer bien qu'un peu bègue, ce qui lui confère un charme supplémentaire, spirituel et beau garçon, est très lié avec les milieux littéraires français, c'est-à-dire parisiens. Il deviendra ainsi en quelque sorte l'agent de liaison entre Mistral, qui pense avec raison que le *Félibrige* doit faire connaître la renaissance occitane en dehors de l'Occitanie, et ces milieux, seuls susceptibles précisément de s'en charger.

Et chaque fois que Mistral se déplacera pour aller à Paris, c'est Mariéton qui l'accueillera à la gare de Lyon. C'est lui encore qui règlera le protocole des visites de Mistral aux différentes personnalités et associations. Les rapports entre lui et Mistral deviendront si amicaux qu'alors que la plupart des félibres plus jeunes que Mistral le vouvoient, Mariéton pourtant de 32 ans son cadet, le tutoyait. Inutile de dire que dans le groupuscule que constituait le *Félibrige*, cela donnait lieu à d'innombrables jalousies. Et que les cabales contre Mariéton furent nombreuses. D'autant plus que certains félibres, avec parfois une part de raison, critiquait ce *Félibrige* « parisien » qui s'était éloigné du peuple. Un peu de dialectique aurait permis de mettre tout le monde d'accord...

Ce ne fut pas le cas. Mais, outre ces mondanités nécessaires, Mariéton avait créé en 1885 une publication, *La Revue Félibréenne*, d'un haut niveau intellectuel. On y trouvait des poèmes, des morceaux en prose, des articles de fonds, tant en occitan qu'en français. C'est en particulier dans cette revue qui paraîtra, irrégulièrement jusqu'en 1909, que Mariéton donnera des articles de critique dont certains sont excellents, sur la création littéraire occitane. Mais il s'intéresse aussi à l'art et aux spectacles, et en 1906, c'est lui qui au Théâtre Antique d'Orange organise les représentations d'un jeune auteur marseillais, Lionel des Rieux, qui sera tué sur le front en 1914.

Mistral, qui apprécie les talents d'organisateur de Mariéton, lui confie en 1888 la charge de « cancelier » (« chancelier ») du *Félibrige*, qui consiste à conserver les archives et la trésorerie de l'association. Et en 1892, il le fait coopter majoral. Quelques années plus tard,

en 1909, au moment des incidents qui se produisirent à la réunion du *Félibrige*, à Saint-Gilles (Gard), Mariéton se disputa avec le poète-charretier Laforêt qui lui brisa une dent d'un coup de poing ! Mais les choses s'arrangèrent finalement entre les deux hommes...

Pau Mariéton, en dépit de sa production très limitée en occitan, nous a laissé des textes et des ouvrages précieux en français pour l'étude de la littérature occitane de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle. Sans parler des témoignages qu'il fournit sur cette période et de sa correspondance avec diverses personnalités.

L'ECRIVAIN SOCIALISTE ET CHRETIEN AUGUST MARIN

Avec August Marin, né à Gémenos, localité située à une vingtaine de kilomètres de Marseille, le 1^{er} octobre 1860, nous avons le type de ces écrivains qui, bien qu'ayant acquis une notoriété dans les lettres françaises, n'ont pas été des traitres et ont illustré la langue et la culture de leur pays.

Après que ses parents se soient installés à Marseille, il fréquente le lycée de cette ville où il fait des études classiques. Saisi par le démon de la poésie, il entre au groupe *Le Portique*. En 1881, il fait présenter sur la scène marseillaise des Variétés, deux comédies en vers. En 1888, c'est au tour d'un drame en vers. En 1891, au Gymnase, autre scène marseillaise, il présente un drame en 5 actes et en vers. Quelques années auparavant, il avait publié un recueil de vers et en 1896, ce sera un recueil de nouvelles, ouvrage couronné par l'Académie Française, ce qui ne constitue nullement une garantie de qualité, mais simplement d'intégration au système !

Il avait commencé très jeune à faire du journalisme parallèlement à la création littéraire. Il part pour Paris en 1892, où il est nommé secrétaire de rédaction du *Journal*. C'est dans la capitale française qu'il fait la rencontre de Camila Pollio, nièce de Clovis Hugues, qui deviendra sa femme.

Cependant, Paris ne lui convient pas et il veut revenir en Provence. L'occasion se présente en 1903, lorsqu'il est nommé directeur de l'Asile Départemental pour la Vieillesse. Cependant, la vie qu'il avait menée à Paris l'avait beaucoup éprouvé et, malade, il meurt à Marseille le 19 août 1904, alors qu'il n'a pas encore 44 ans.

L'œuvre française d'August Marin, de même d'ailleurs que celle de presque tous les écrivains occitans qui, comme lui, ont écrit en français est aujourd'hui bien oubliée. Par contre, son œuvre occitane est de grande qualité et mérite d'être connue.

Il mena de front l'écriture dans les deux langues, et il n'avait pas 20 ans lorsqu'il publia ses premiers vers en occitan. Il collabore alors à de nombreuses revues, mais c'est à partir de 1889, l'année où il fonde l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, qu'il écrit régulièrement dans la langue nationale du pays.

Cet almanach est destiné à rassembler les écrivains occitans républicains, socialistes, fédéralistes et anti-cléricaux de l'époque, bien qu'il soit ouvert à tous ceux qui désirent y collaborer. C'est en effet le moment où, sous l'influence de Carles Mauras qui n'a pas encore créé l'*Action Française*, et de quelques autres, se développe un mouvement pour une France fédérale. Cela aurait permis de concilier la contradiction entre une Occitanie indépendante et une France totalitaire. On sait ce qu'il en advint car si les socialistes soutenaient cette option, la bourgeoisie s'y opposa. Et comme elle était hégémonique...

August Marin est un excellent poète occitan classique. Il chante l'amour mais sait aussi donner dans le social, s'inspirant en cela de Victor Gelu et des troubadours marseillais dont il se veut l'héritier tout en acceptant l'orthographe félibréenne. Mais non l'idéologie du Félibrige de l'époque qui s'était dans les faits, éloigné de ses objectifs déclarés. Surtout, il s'est montré un bon prosateur, ce à un moment où la prose occitane ne dispose que de peu de modèles en dehors de ce que l'on qualifie de « pròsa d'armanac » (« prose d'almanach »), essentiellement populiste.

Cette prose d'almanach constitue la littérature régionaliste sous-pagnolesque qui vient d'ailleurs d'être illustrée par le dernier prix Goncourt, Patrick Chamoiseau, avec le roman « Texaco », d'inspiration antillaise : grandeur et décadence des littératures française et occitane ! Mais, il faut suivre la loi du marché, c'est-à-dire la mode.

Bien entendu, August Marin a aussi écrit des proses d'almanach, mais lorsque je mentionne sa prose, je n'ai en vue que les chroniques qu'il donnait chaque année et qui

ouvriraient l'*Armanac Marselhés*. Là, on trouve le Marin journaliste qui utilise une langue moderne liée aux événements contemporains. Et sous le pseudonyme de Garlaban, il donne son appréciation sur les faits, qu'ils soient locaux, régionaux, nationaux ou internationaux. Cela avec un engagement politique clair.

Ainsi, il fustige les « folkloristes » du supplément d'âme. En 1902, montre que les guerres que se font les travailleurs à propos de questions de frontières ont des raisons impérialistes et ne servent qu'à les diviser pour mieux les exploiter et il déclare « la guèrra a guèrra » (« la guerre à la guerre »). Il est national occitan mais antinationaliste et internationaliste : il s'oppose évidemment aux totalitaristes français qui veulent assassiner l'occitan et les autres langues nationales de France au nom de la « nation », sous-entendu celle de langue française. En 1899, il fait l'analyse de la guerre hispano-américaine et montre que les Catalans qui demandent pour leur nation la liberté de choix et s'opposent à cette guerre, historiquement la première guerre impérialiste, ont raison.

S'il est anticlérical, August Marin est un chrétien sincère ; c'est qu'à un moment où, dans sa masse, l'Eglise est réactionnaire, il sait faire la part de la foi et de l'obscurantisme de ses dirigeants.

August Marin est certainement l'un des plus complets et des plus originaux personnages que j'ai présentés jusqu'à maintenant dans ces colonnes. Précurseur de la génération occitaniste des années 1930, une publication d'un choix de ses textes serait d'une grande utilité. Elle montrerait que rien ne vient jamais du hasard : y compris la lutte des dockers Marseillais.

LE SAVANT ET TROBAIRE ANTÒNI FORTUNAT MARION

Antòni Fortunat Marion est l'un des grands noms de la science mondiale. Je l'ai déjà présenté, mais je reviens sur lui car la région Provence-Alpes-Côte d'Azur organise actuellement une remarquable exposition sur "Les premiers habitants de Provence" et que celle-ci est présentée, si l'on peut dire, par Antòni Fortunat Marion lui-même ! Et cela d'une manière très réaliste car on le fait parler normalement, c'est-à-dire en francitan et non avec l'accent pointu de certains "universitaires" dont certains se prétendent "occitanistes" ! Félicitations à ceux qui l'ont conçue car ils ont refusé de renier leur culture. Antòni Fortunat Marion donc est né à Aix en Provence le 10 octobre 1846, dans une famille des plus modestes. Après des études primaires, il entre au lycée Mignet car, très brillant il a obtenu une bourse, et y a comme condisciple Èmile Zola. Il n'avait que 13 ans lorsque, ayant peu de goût pour l'enseignement officiel mais porté sur les sciences de la nature, il découvrit dans une carrière une feuille de magnolia restée unique qu'il remit au naturaliste Gaston de Saporta dont il devait devenir l'ami et le collaborateur.

Un peu plus tard, il se lie avec avec Pèire Joanon, président de la société des Tuileries de Marseille, qui demande aux contremaîtres des carrières qu'il exploite au nord et au sud de la chaîne de l'Estaque, de recueillir avec soin tous les fossiles qu'il pourraient rencontrer : ceux-ci se trouvent actuellement au musée d'histoire naturelle de Marseille. Il devient aussi le protégé de Paulin Talabot, créateur de la compagnie de chemins de fer du P.L.M. qui était également un naturaliste amateur et qui l'avait rencontré alors qu'il herborisait sur les rochers de la Corniche, à Marseille.

En 1862, alors qu'il n'a pas encore passé son bac, il est accepté sur recommandation de Gaston de Saporta comme préparateur à la Faculté des Sciences où pour subvenir à ses besoins, il avait obtenu de laver les salles de cours et les escaliers ! À ce moment, il vit à Saint Henri où son père est receveur-buraliste mais ne dispose pas suffisamment de moyens pour l'aider. C'est à 21 ans qu'il publie ses premiers travaux sur l'ancienneté de l'homme et la faune quaternaire de Provence. Licencié es-sciences en 1868, il passe sa thèse de doctorat l'année suivante. En 1870, il est chargé de l'enseignement des sciences naturelle au Lycée de Marseille, en 1871 d'un cours de géologie à la Faculté de cette ville, et l'année suivante, à la suite d'une thèse sur les vers marins qui lui avait valu un prix de l'Institut, il est chargé du Laboratoire de Zoologie Marine qui se trouvait alors aux allées de Meilhan, sur l'actuelle Canebière. En 1876, il est nommé à la chaire magistrale de zoologie de la Faculté de Marseille.

Persuadé que l'étude des animaux marins inférieurs est l'une des bases pour l'étude des théories évolutionnistes qu'il soutient, il délaisse peu après 1870 la géologie et dirige ses efforts sur ce point et commence des dragages profonds aux large des côtes de l'Occitanie méditerranéenne. Cependant, en 1876, le phylloxéra qui a attaqué le vignoble, ruine aussi le trafic de la compagnie P.L.M. et Paulin Talabot profite de ses rapports amicaux avec Marion pour lui demander de trouver un moyen de lutter contre cette maladie. Celui-ci y parvient ce qui lui vaut des récompenses de toute l'Europe.

Nommé directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille en 1880, il y crée une salle de Provence et lance la publication des *Annales* de ce Musée. À l'étroit dans les locaux du petit laboratoire de Zoologie Marine des Allées de Meilhan, grâce à l'aide de Berthelot il obtient le principe de son transfert sur la mer, dans le quartier de Malmousque, à la moïnte d'Endoume, à l'ancienne batterie des Lions. Mais l'inauguration de la station, commencée ne 1878, ne se fera, en raison du manque de crédit, qu'en 1888. C'est l'actuelle station d'océanographie d'Endoume, de renommée internationale. Parallèlement, il mène des

expéditions océanographiques avec les navires "Le Talisman" et "Le Travailleur" et compare pour la première fois les faunes des grandes profondeurs de l'Atlantique et de la Méditerranée.

Il poursuit ses travaux scientifiques et l'un des premiers encore, a une vision écologique des ressources marines afin d'en permettre une utilisation mesurée par la création de réserves, et notamment l'interdiction de capturer les animaux marins à une certaine distance des côtes dans la rade sud de Marseille. Il est désormais universellement connu pour ses activités. C'est ainsi, en particulier qu'il est appelé en Russie pour donner des conseils sur l'agriculture et notamment le vignoble, et en Hongrie, où il sauve le vignoble de Tokay menacé par une maladie.

La vie personnelle d'Antòni Fortunat Marion a été malheureuse en raison d'une union mal assortie. Il rapporta toute son affection sur sa fille qui le seconda dans ses recherches, mais qui, victime d'une pneumonie, devait mourir en avril 1899. Très affecté par cette disparition, le savant ne lui survêcut que peu de temps, et il s'éteignit le 22 janvier 1900, âgé seulement de 53 ans.

Grand savant, Marion qui avait appris le français à l'école, n'a jamais renié sa langue historique, l'occitan. Et il l'a illustrée par l'écriture. En effet, il a été l'un des collaborateurs réguliers du journal populaire de Pascal Cros, *La Sartan (La Poêle)*, dont le succès fut immense et dans lequel on ne trouvait pas une ligne de français. Il y tenait une chronique de vulgarisation scientifique dans laquelle il mettait à la portée de tous le résultat de ses recherches. Il y a aussi, sous le pseudonyme de "Chichorla", publié des jeux et des articles divers. Par ailleurs, il a collaboré à une autre publication populaire, *l'Armanac Marselhés (L'Almanach Marseillais)*, d'August Marin.

Politiquement, et cela allait de pair avec l'amour et le respect qu'il portait à son pays et à sa culture, Marion était socialiste ce qui impliquait pour lui comme pour d'autres troubaïres, par exemple Antida Boyer, Felip Mabilly ou Pèire Bertas que j'ai déjà présentés ici, d'être fédéralistes. Avis au "décentralisateur" Rafarin ! Un héritage de la Commune qu'il revendiquait. Cela me rappelle les âneries d'un soi-disant "marxiste" stalinien qui vers 1970 prétendait que le fédéralisme n'était pas une tradition française et ne pouvait donc pas être envisagé ! Marion n'abandonna jamais cette fidélité à la classe dont il était issu malgré ses fréquentations avec la bourgeoisie qui tenait alors le savoir.

Inutile d'insister sur Antòni Fortunat Marion, "onor dau país" ("honneur du pays"), mais félicitons encore, car nous n'avons pas coutume de le faire en raison de sa position parfois discutable par rapport à notre culture, le Conseil Régional de Provence pour cette exposition qui remet à... l'honneur un grand savant qui fut aussi un grand occitaniste.

DEUX AUTEURS POPULAIRES : MARTELLY ET MATHIEU

Aujourd'hui, c'est deux auteurs populaires de la Provence intérieure que je vais vous présenter : Fortunat Martelly, de Pertuis, et Paulin Mathieu, d'Eyguières.

Le premier est né donc, à Pertuis, en 1820. Il est mort à Aix en Provence le 3 avril 1894. Notaire dans sa petite ville natale, il y a été de nombreuses années le correspondant du journal *Le Petit Provençal*, qui avait pris la suite de *La Jeune République*, fondée par Clovis Hugues, et dont les opinions étaient avancées.

Troubaire, il participe au *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Poètes*), d'août 1853, organisé à Aix en Provence, par Joan Batista Gaut. C'était la seconde manifestation de ce genre dont le but était de réunir dans un même mouvement les écrivains qui s'étaient donnés pour tâche de lutter pour la survie de la langue et de la culture occitanes. On sait que cette ambition fut battue en brèche par Roumanille qui sur le principe de la bande à part, créa le Félibrige, ce qui lui permit d'éliminer les éléments populaires et d'avoir la direction du nouveau mouvement.

Très intéressante est la réponse que fit Fortunat Martelly à la lettre d'invitation au Romavatge que lui avait adressée Joan Batista Gaut et qui y fut lue. En effet, il y constate le recul du provençal face au français, et surtout la dévalorisation de la langue qui est désormais utilisée seulement par les ignorants. C'est le parallèle exact de la situation actuelle du français face à l'anglais ! Toujours est-il que cette constatation n'empêcha pas Martelly de participer au Romavatge et de continuer à écrire en occitan.

On retiendra plus particulièrement dans son œuvre, trois romances, « Lo mau d'amor » (« Le mal d'amour »), « Flor dau Paradis » (« Fleur du Paradis »), et surtout « La creserèla » (« La crédule »), qui a été très populaire en Vaucluse et dans les Alpes de Haute Provence. Ces romances ont aussi été interprétées sur les diverses scènes marseillaises, et en particulier l'Alcazar et le Théâtre Chave.

A partir de la fin des années 1860, il se rallie au Félibrige, et il participe à divers concours littéraires. C'est ainsi qu'en juillet 1893, il reçut une récompense pour une ode en l'honneur de Mirabeau. L'œuvre occitane de Fortunat Martelly, peu abondante, avec des sentiments qui étaient alors à la mode, est écrite dans une bonne langue. Elle constitue un témoignage sur la mentalité d'une époque. Par ailleurs, Martelly a aussi taquiné la muse dans la langue française, et là, on sent bien qu'il s'agit pour lui d'une langue apprise qu'il ne manie pas aisément.

De l'autre côté de la Durance, près de Salon, à Eyguières, où l'on compte de très nombreux écrivains qui se sont exprimés en occitan, naît en 1822, Paulin Mathieu. Il meurt dans son village natal à un âge avancé, le 8 avril 1910.

Lui aussi est l'un de ces troubadours qui après des débuts dans les revues populaires, se rallieront au Félibrige. En effet Paulin Mathieu a été un collaborateur du journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), en 1864-65. Plus tard, contrairement à la région marseillaise où le Félibrige ne pourra jamais s'installer durablement en raison du caractère populaire de la cité où vivent de nombreux ouvriers et des petits bourgeois d'esprit anarchisant, à Eyguières, se crée ce que l'on appelle une école félibréenne, en d'autres termes une association affiliée à ce mouvement. Il s'agit de l'*Escòla de la Crau* (*Ecole de la Crau*) dont Paulin Mathieu fut l'un des membres actifs.

Sa poésie est très traditionnelle, et comme les textes de Martelly, elle constitue le témoignage d'une époque, et aussi d'une contradiction : celle qui consiste à s'exprimer dans la langue d'une nationalité, l'occitane, dans un système qui la nie. Et en acceptant la dominance du maître ! Au fonds, dans l'inconscient, le refus de l'application de la démocratie qui pourtant

leur serait profitable, par les dominés. Ce que nous vivons encore, il est vrai aujourd'hui, et même auprès de gens qui se prétendent révolutionnaires.

PAU MARTIN, PEINTRE ET CONTEUR OCCITAN (I)

De nombreux artistes plasticiens occitans, à côté de leur production figurative, ont écrit en occitan. J'ai déjà mentionné dans ces colonnes les noms de Valèri Bernard, Alèxis Pigalio ou Josèp Huot. Je parlerai une autre fois de Loïs Sicard, mais aujourd'hui c'est Pau Martin que je vais vous présenter. Il est né à Digne, alors département des Basses-Alpes, le 16 août 1830. Élève d'Emili Loubon à Marseille, il commence très jeune, en 1851, à exposer à Paris. Il sera essentiellement un aquarelliste, et qui plus est, un aquarelliste de talent, ce qui est à souligner lorsque l'on sait que cette technique est l'une des plus difficiles de la peinture car on ne peut pratiquement pas faire de retouches.

Il s'installe à Marseille où il a un atelier sis au numéro 14 de la rue Montaud, future rue Edmond Rostand. Mais il voyage beaucoup dans toute la Provence pour peindre ses aquarelles. C'est ainsi qu'il illustre les calanques varoises et marseillaises, la Sainte-Baume, les gorges du Verdon, Moustier-Sainte-Marie et de nombreux autres lieux provençaux. Il n'oublie pas les bords de la Bléone, rivière qui traverse sa ville natale à laquelle il reste très attaché puisqu'il y conserve une résidence, qu'il devient président de la *Société Scientifique et Littéraire des Basses-Alpes*, et président de la commission du Musée dont il fut le fondateur et qu'il enrichit de ses œuvres.

Son aquarelle est chatoyante mais solide, avec un dessin net et une belle fluidité. De plus, Marseille doit à Pau Martin de très brillantes expositions. Ainsi, en 1882, à l'occasion d'une des plus réussies, il publia dans *Le Journal de Marseille* sous le pseudonyme de Paul Honnorat, des notes d'art sur des peintres de son époque tels Corot, Courbet, Volon, Ziem et bien d'autres. Ces notes, ensuite réunies dans un volume, montrent combien il sait se montrer un bon critique d'art tout en évitant de froisser la susceptibilité des peintres qu'il présente.

Il passait souvent l'été à Digne, et c'est là qu'il mourut subitement le 18 septembre 1903.

J'en viens à l'écrivain occitan. De même que beaucoup de ses contemporains, il semble que ce soit assez tard que Pau Martin se soit intéressé à sa langue maternelle. Car c'est seulement en janvier 1896 que dans le journal de Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)*, commence la publication d'un conte « Lei pastissons de la Mariana » (« Les pâtés de Marianne »). Il est probable qu'il ait été sollicité par Pascau Cros qui savait que Pau Martin récitait des contes joyeux à la fin des banquets comme c'était alors la mode, et qu'il ait donc sauté sur l'occasion pour lui demander de les lui communiquer. Mais désormais, et jusqu'à sa disparition, Pau Martin collaborera régulièrement à *La Sartan*.

Suite à cette collaboration, en 1897, il publiera « Les galejadas d'un Gavòt » (« Les galéjades d'un habitant des Alpes »), recueil dans lequel sont rassemblés un certain nombre de ces contes.

La langue de Pau Martin est excellente. Il utilise pour *La Sartan* l'occitan marseillais, mais bien entendu dans « Les galejadas d'un Gavòt », c'est l'occitan alpin, « son » occitan qu'il emploie. Il s'en explique d'ailleurs dans la préface, se démarquant des félibres dont il refuse l'orthographe. En ce sens il est très proche de Pascau Cros et des trobaires. Les francismes certes, sont fréquents, mais pas plus que pour d'autres auteurs qui pourtant étaient eux inscrits au *Félibrige*. Surtout, la syntaxe, ce qui est l'essentiel d'une langue, qui constitue sa véritable identité, est bonne.

De plus, Pau Martin s'est intéressé à l'histoire de Digne et il a écrit divers articles sur ce sujet, publiés dans le *Bulletin de la Société Scientifique des Basses-Alpes*.

Artiste de talent, historien de sa ville natale, écrivain occitan très valable, Pau Martin mérite d'être mieux connu, et surtout reconnu.

PAU MARTIN, PEINTRE ET CONTEUR OCCITAN (II)

Récemment, à Marseille et à Digne, a été présentée l'œuvre picturale de Pau Martin et de son fils Estève. Je profite de cette circonstance pour évoquer la figure du premier qui a aussi pratiqué l'écriture occitane.

Pau Martin est né à Digne (alors Basses-Alpes), le 16 août 1830. Il appartient à une famille de la petite bourgeoisie. En 1848, il va à Marseille afin de suivre les cours de peinture d'Emili Loubon. Il s'y marie en 1852. Son fils Estève naît en 1856. L'influence d'Emili Loubon sera profonde, et c'est ainsi que ses peintures à l'huile seront marquées par le réalisme des personnages et la luminosité des paysages. Cependant, il passera rapidement à l'aquarelle qu'il préférerait. Dans cette discipline difficile où l'erreur n'est pas permise la retouche n'étant pas possible, il va acquérir une solide réputation. Et lorsque l'on voit es aquarelles qu'il a réalisées, on ne peut être qu'admiratif, même si elles montrent surtout des sujets ruraux. Car Pau Martin s'opposera toujours à la peinture moderne et à la modernité : pour lui, comme d'ailleurs pour d'autres créateurs, la Provence authentique ne peut être que traditionnelle. De là ces aquarelles superbes, sortes de photographies de paysages, de travaux des champs et de sites de Digne. Il transmettra son traditionnalisme à son fils Estève... On est loin de Cézanne ! Il reste que cette œuvre picturale demeure intéressante car elle refuse le style pompier des peintres classiques de son temps initié dès Louis XIV et continué par la république.

En 1854, il ouvre à Marseille, dans la rue Saint-Ferréol, une boutique d'objets d'art où se réunissent les peintres marseillais de l'époque : Emili Loubon, Félix Ziem, Monticelli, Pau Guigou et bien d'autres. En 1865, il s'installe comme expert en tableau dans la rue Montaud, actuelle rue Edmond Rostand, et c'est à ce moment qu'il se consacrera essentiellement à l'aquarelle. Il sera l'organisateur de nombreuses expositions de peinture à Marseille. Il revient à Digne, où il s'occupe avec son fils du musée Gassendi. En 1903 celui-ci en sera nommé conservateur. Il s'éteint la même année, le 18 septembre.

Après de ce talent pictural, Pau Martin s'est révélé un excellent conteur, tant par la parole que par l'écriture. C'est qu'il parvenait à raconter des choses drôles avec l'air le plus naturel du monde ! Ce, tant en français qu'en occitan. Son œuvre française consiste en articles dans les journaux et en études publiées par la *Société Scientifique et Littéraire* de Digne dont il était le président.

Il a écrit de nombreux contes en occitan. Il s'agit de textes sans prétention littéraires se rattachant à son idéologie passeiste. Ils ont été publiés dans les journaux locaux et réunis en 1897, sous le titre « Les galejadas d'un Gavòt » (« Les galéjades d'un Gavot »). Une partie en avait également été publiée précédemment dans *La Sartan (La Poêle)*, le célèbre journal de Pascau Cros (*La Marseillaise*, 18 avril 1999). Ces contes pleins de santé ne vont pas chercher loin, ils sont comme ses aquarelles, très colorés et leur seul but est faire rire sans être trop grivois. Quant à la langue employée, elle est excellente, mais l'orthographe se rattache à celle des Troubadours et n'a rien à voir avec le Félibrige qui a pourtant revendiqué l'auteur.

A PROPOS DE QUELQUES « MARTIN »

Le patronyme Martin, avec ses variantes Marti (ou Marty), Martini, est celui qui est le plus répandu dans les zones de langues dérivées du latin d'Europe occidentale. Et ce sont seulement les ignorants qui, en France prétendent que c'est Durand ou Dupont qui le seraient le plus : il est vrai que cela permet de conforter leur nationalisme français et de mieux assimiler les Occitans qui, comme l'on sait sont les seuls « nationalistes » avec les Corses ! Toujours est-il que l'ami Gibelin, spécialiste des noms, pourra vous en dire beaucoup plus que moi dans sa chronique qui y est consacrée !

Ceci dit, venons-en à quelques « Martin », puisque je veux vous présenter ici des écrivains occitans portant ce patronyme. Et tout d'abord, je commencerai avec Joan Andrieu Aimat Martin, né à Marseille le 23 octobre 1785. il était le fils d'un bourgeois de cette ville. Cette origine sinon aristocratique, du moins assez huppée est confirmé par la personne de son parrain, André Meyen, qui était vice-commissaire de Hollande à Marseille. Il fit une carrière dans les services préfectoraux, la terminant comme chef de bureau à la Police. Il se retira au quartier de Saint-Barnabé où il mourut, à l'âge de 82 ans, le 5 décembre 1867.

Troubaïre, il a collaboré aux journaux de Mariús Féraud, *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*) et *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), et il a participé aux activités de cette école de trobaires, puisque au témoignage de Camil Maupin, en 1911, il participait aux réunions qui se tenaient chaque dimanche matin, dans la boutique de Féraud, au quai du Port, auxquelles lui aussi était partie prenante. L'œuvre de Joan Martin n'est pas d'une très grande qualité, mais elle a eu son mérite à un moment où partout en Occitanie il y avait reprise de l'écriture dans la langue historique du pays.

Contemporain de Joan Martin, bien que plus jeune que lui, il y a Fortunat Martin, né à Vinon (Var) en 1837, et mort dans son village natal, où il était maître d'école, le 16 juin 1890. Fortunat Martin est l'auteur de poèmes dont certains possèdent un certain mérite. Surtout, il a été un propagandisme du soutien à l'occitan dans l'enseignement primaire, ce qui, en ce temps là, n'était pas évident. Pas plus d'ailleurs qu'aujourd'hui si l'on regarde l'attitude de certains ministres staliniens ou fascistes. Il s'était rallié au Félibrige.

Plus près de nous, il faut citer l'excellent écrivain Carles Martin, né à Aix en Provence le 2 février 1846 ; il y est décédé le 18 mai 1923. Carles Martin a été essentiellement un prosateur. Il a écrit de nombreuses nouvelles qui ont été publiées dans les revues félibréennes essentiellement, car il collaborait à ce mouvement. On en trouve plusieurs dans *Les Petites Annales de Provence*. À mentionner en particulier « Lei manhans » (« Les vers à soie »), qui avait obtenu un premier prix à un concours littéraire en 1894. Par ailleurs, historien, il a aussi rédigé des études sur la transhumance et diverses traditions provençales. Il a été juge au Tribunal de Commerce de sa ville natale.

August Martin lui, est natif de Fuveau, entre Aix et Aubagne (B du R), où il vivait, au quartier de La Rocauda. C'est pour cette raison qu'il prit ce pseudonyme lorsqu'il devint le correspondant du journal de Pascau Cros, *La Sartan* (*La Poêle*), à partir de 1892. Je ne possède aucun renseignement biographique sur cet auteur qui tenait une bonne place dans *La Sartan* ; peut-être un lecteur pourra m'en apporter ! Merci d'avance.

Je terminerai cette petite revue avec Joan Batista Martin de Nîmes, où il naquit en 1825, et il mourut le 1^{er} juillet 1890. Joan Batista Martin était un artiste qui s'était spécialisé dans la déclamation des œuvres en occitan. C'est ainsi qu'il déclamaient les vers de Reboul, Azaïs, Chastanet, Mistral, Roumanille et de tant d'autres... Mais surtout, il présentait le répertoire du célèbre poète nimois Antòni Bigot dont il était l'interprète favori. L'art de diseur de Martin était prodigieux, et il avait émerveillé le célèbre acteur Mounet-Sully qui s'y connaissait en la matière ! Le souvenir de Joan Batista Martin est encore très vif à Nîmes où il

était une sorte d'idole du peuple en raison de son talent remarquable.

LE POÈTE FANTAISISTE ANSÈUME MATHIEU

Parmi les fondateurs du Félibrige qui contrairement à la légende, je le rappelle, n'étaient pas sept, mais probablement plus nombreux, on trouve la curieuse figure d'Ansèume Mathieu.

Celui-ci est né le 21 avril 1828 dans une famille terrienne de Châteauneuf du Pape, près d'Avignon. Après l'école primaire, il est interne au pensionnat Dupuy, à Avignon. C'est là qu'il rencontre Frédéric Mistral, son cadet de deux ans, et Josèp (Joseph) Roumanille, qui y est professeur. Il rêve déjà, puisque à seize ans il imagine des conquêtes amoureuses et se donne une généalogie noble avec le titre de marquis de Montredon ! Cependant, il ne travaille guère et ne parvient pas à passer son baccalauréat. Il rentre donc à Châteauneuf où il connaît un amour authentique cette fois, mais malheureux. Il va à Aix en Provence rejoindre Mistral qui y prépare sa licence en droit. Lui se contentera de la capacité en droit. Il retourne ensuite dans sa famille. Il retrouve à Avignon Roumanille qui est en train d'essayer d'organiser la renaissance et il est mêlé, sans d'ailleurs rien y comprendre, aux discussions sur l'orthographe à adopter pour le provençal et plus généralement les parlers occitans. Depuis longtemps il s'essaye à la poésie. Il continue de rêver et il est intégré dans le cercle avignonnais qui se réunit souvent au château de Font Ségugne, à Châteauneuf de Gadagne, village situé près d'Avignon. C'est ainsi qu'il sera l'un des créateurs du Félibrige.

En 1861, il se marie avec Zina, ce qui semble l'assagir et le stabiliser. Il s'installe sur les terres familiales comme propriétaire-viticulteur et il met en bouteille le cru fameux baptisé « Vin dei Felibres » (« Vin des Félibres »). Il parvient à se constituer une petite fortune et il devient un hôte somptueux, voulant peut-être, dans son inconscient, rivaliser avec le prince Bonaparte-Wyse (*La Marseillaise*, 22 novembre 1998). Mais arrive la crise du phylloxéra qui le ruine. Il doit liquider son domaine et il entre comme comptable à l'Hôtel du Louvre à Avignon. Il prend ensuite un hôtel en gérance mais sa femme meurt, et livré de nouveau à lui-même, il fait faillite ; il s'enfuit et est ramené à Avignon entre deux gendarmes. Il s'installe par la suite comme cafetier à Marseille. De nouveau ruiné, il rentre à Châteauneuf du Pape où il termine sa vie dans la misère et la solitude. Il meurt le 2 février 1895, ayant cru possible de vivre dans un mythe perpétuel.

Si Ansèume Mathieu ne parvint pas à passer son bac, ses études au pensionnat Dupuy l'ont initié aux poètes latins, la littérature de l'Antiquité étant à l'époque systématiquement enseignée. Et c'est ainsi qu'il a donné quelques traductions d'œuvres, notamment d'Horace et de Catulle. En outre, cela lui a donné une formation poétique classique. Il a collaboré à l'ouvrage *Lei Provençalas (Les Provençales)*, dans lequel en 1851, Roumanille a réuni des textes d'auteurs occitans, et il a participé aux *Romavatgis dei Trobaires (Congrès des Poètes)* d'Arles et d'Aix en Provence en 1852 et 1853, y donnant quelques poèmes. Cependant, un problème important existe dans son œuvre : en effet, le seul manuscrit que l'on ait conservé de lui est écrit de la main de Mistral. Par ailleurs, ce dernier a pris l'habitude dans l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, de signer du nom de Mathieu ses propres chroniques. Enfin, même les félibres les plus orthodoxes ont admis que Mistral avait corrigé l'orthographe, mais aussi la langue, les vers et les strophes de son ami ! L'on peut supposer par conséquent qu'une part non négligeable de textes d'Ansèume Mathieu sont en réalité de Mistral, ce d'autant plus que ce dernier aimait se retrouver dans l'inspiration amusante et mythique du premier.

Le résultat en est qu'il est difficile de distinguer ce qui provient en propre de Mathieu de ce que Mistral y a ajouté ! Ainsi, *La Farandola (La Farandole)*, recueil publiée en 1862, est de facture très mistralienne même si on y trouve des traductions de Catulle effectuée sans

doute bien antérieurement. Il s'agit d'une poésie épicurienne qui ne va pas très loin : Ansèume Mathieu célèbre dans ses chansons au rythme alerte, l'amour joyeux et libre. Il s'inspire semble-t-il de Théodore de Banville, alors en pleine gloire. On y trouve aussi un peu de mélancolie, ce qui la rend plus proche du lecteur et donne une vraie émotion. Mais, cette verve a ses limites et est rapidement épuisée ; *La Farandola*, ne sera suivie d'aucun autre recueil. Ensuite, Ansèume Mathieu ne produira plus guère si ce n'est quelques rares poèmes publiés dans l'*Armanac Provençau*, *Lo Provençau (Le Provençal)*, l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* et dans *La Revue Félibréenne* de Pau Mariéton (*La Marseillaise*, 12 mars 2000), qui n'ont jamais été réunis en volume.

Une tâche qui serait à accomplir, car si Ansèume Mathieu demeure un poète mineur, il représente l'un des aspects de ce Félibrige des débuts qui s'oppose par son originalité au maître, ou prétendu tel, Roumanille, qui sous le terme de "populaire", était l'auteur de textes qui en vérité n'étaient que populistes.

L'HUISSIER DE JUSTICE ANDRIEU MAUREL

La petite et la moyenne bourgeoisie provençales ont demeuré très longtemps, de même que les paysans et les ouvriers, attachées à l'emploi de l'occitan. Un exemple nous en est donné en la personne d'Andrieu Maurel.

Celui-ci est né à Rognac (B-du-R), en 1858, et il est décédé à Marseille en 1918, à l'âge de 60 ans. Nous ne savons que peu de choses sur lui sinon qu'il est évident qu'il sortait au moins de la moyenne bourgeoisie étant huissier de justice, charge qui se payait, et continue d'ailleurs de se monnayer assez cher. Plus tard, il devient directeur du dépôt de mendicité des Bouches-du-Rhône.

Ses premiers textes sont publiés dans le journal de Pascau Cros *La Sartan (La Poêle)*, en 1893. Il s'agit essentiellement de poèmes ainsi que de quelques morceaux en prose. Il a aussi collaboré au journal de Pèire Devoluy, *Provença (Provence)* et à celui du père Xavier de Fourvières, *Lo Gau (Le Coq)*.

En 1909, il publie un recueil assez curieux, *Lei reguinhadadas (Les ruades)*, dans lequel sont rassemblés des poèmes et des chansons ainsi que la musique, qu'il a lui-même composée, de 4 d'entre elles.

Recueil curieux car il montre toutes les contradictions de son auteur. Celles-ci sont d'ailleurs en relation avec sa position sociale. En effet, il se veut trobaire populaire, ce qui est démontré par sa collaboration à *La Sartan*, mais en même temps, il est félibre et membre de l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)*, et il utilise l'orthographe francisée des félibres. Il sera d'ailleurs, en 1913, lauréat des Jeux floraux Septennaires du *Félibrige*. Il est vrai qu'avec la disparition progressive des trobaires, cette association représentait à l'époque le seul mouvement organisé.

Chez Andrieu Maurel, les choses sont complexes. En effet, si l'on s'en tient par exemple au poème « Sensa mestier » (« Sans métier »), consacré à l'employé, on a l'impression de se trouver en face d'un auteur social progressiste. Il décrit là d'une manière très réaliste la vie misérable des employés à l'époque, souvent plus pénible encore que celle des ouvriers.

Mais il convient de ne pas s'arrêter à cette première impression. Dans « De setanta a uei » (« De 70 à aujourd'hui »), poème dans lequel il fait un raccourci des événements qui se sont déroulés durant ce laps de temps, les choses deviennent plus claires. Il marque son anti-bonapartisme et proclame son désir de liberté ; mais les voleurs sont revenus, en l'occurrence les gouvernements bourgeois qui écrasent certes les travailleurs avec l'aide des soldats mais organisent également la séparation de l'Église et de l'État ! En réalité, Andrieu Maurel est donc une sorte de chrétien social qui certes veut aider le travailleur, mais désire que l'Église conserve sa position privilégiée tant dans la société civile que politique.

Certains poèmes sont essentiellement moraux. Ainsi « Lo bar, vaquí l'enemic ! » (« Le bar, voilà l'ennemi ! »), « Nèrvi », « Gorrina » (« Putain »), « Adró ! sus lei nèrvis » (« Haro ! sur les nèrvis »), ou « Lo pretòri » (« Le prétoire »). Dans ce dernier texte il attaque tant les juges que les avocats qui sont à la botte des puissants, et il est proche de Gelu.

Son patriotisme naïf est présent dans « Salut au drapèu » (« Salut au drapeau »). Mais il frappe à côté, hélas, car malgré l'absence apparente de réaction favorable des gens au passage du drapeau, quelques années plus tard les hommes iront se faire trouer la peau au nom de la patrie, mais pour le plus grand profit du capitalisme.

La langue d'Andrieu Maurel est bonne dans l'ensemble. Proche de celle parlée par le peuple marseillais tout en étant relativement épurée des francismes les plus évidents. Ses textes sont facilement utilisables dans l'enseignement outre leur intérêt de témoignage sur une époque.

ANTÒNI MAUREL, MUTUALISTE ET AUTEUR DE LA « PASTORALE »

Tout le monde connaît la « pastorale », en occitan la « pastoralà » ! Cependant, ce spectacle est relativement récent, tout au moins dans sa forme actuelle qui est une présentation laïque du peuple se rassemblant auprès du fils de Dieu.

En effet, la première de ce spectacle eut lieu pour Noël 1842, au théâtre de la rue Nau, à Marseille. Ce local dépendant de la paroisse de Notre Dame du Mont dont le vicaire était l'abbé Julien (1805-1848), animateur d'un cercle pour les ouvriers. C'est lui qui avait encouragé l'un de ses collaborateurs, Antòni Maurel, à l'écrire.

La « pastoralà » est une crèche vivante sur le modèle des crèches automatiques comme celles de Bosc, qui étaient alors en vogue à Marseille où elles connaissaient un grand succès. Le trait de génie de Maurel a été d'en faire un spectacle laïque qui, sur fonds religieux, présente la société provençale traditionnelle. Il s'agit d'une sorte de vaudeville.

Elle permettait d'édifier les milieux populaires à un moment de crise, lorsque le capitalisme transforme les conditions d'existence et où la modernité, ou ce qui est présenté comme tel, liquide les langues et cultures dominées afin d'unifier le marché. On sait la tromperie que cela a constitué, mais on ne refait pas l'histoire !

Revenons à Antòni Maurel. Il est né à Marseille dans la vieille ville, au quartier de Saint Jean, le 10 octobre 1815, dans une famille ouvrière traditionnaliste. Il n'a pas treize ans lorsqu'il quitte l'école primaire des Frères pour entrer en apprentissage chez un tonnelier afin d'aider sa mère devenue veuve.

A quinze ans, il est victime d'un accident et, devenu boiteux, il embrasse la profession de doreur, puis celle de comptable. Il entre finalement dans l'administration départementale où il devient successivement secrétaire, sous-directeur et directeur du Dépôt de Mendicité aujourd'hui disparu.

Légitimiste, en 1832, alors qu'il n'a que dix-sept ans, il est mêlé à l'affaire de la duchesse de Berry qui avait débarqué pour essayer de soulever la population marseillaise contre Louis-Philippe. En 1848, il est élu sur la liste légitimiste de Berryer, mais trop modeste, il refuse le siège de député qu'il laisse au poète-rotefaix Louis Astouin.

Plus qu'à la politique pure, Antòni Maurel s'intéresse au mouvement mutualiste qui se développait alors. Il fonde plusieurs sociétés, parmi lesquelles la « Saint-Modeste » qu'il dirigea plus de quarante ans. Il fut également président du Grand Conseil de la Mutualité des Bouches-du-Rhône.

Il donna d'ailleurs une chanson sur le sujet : « Lei Societats de Secors, cançoneta provençala dedicada a totei lei sòcis e cantada lo jorn de la fèsta » (« Les Sociétés de Secours, chansonnette provençale dédiée à tous les membres et chantée le jour de la fête »). Là, on trouve une description complète des buts et des moyens des sociétés mutuelles.

Cela nous mène tout naturellement à l'œuvre occitane de Maurel. Evidemment, sa pastorale, à l'origine d'innombrables imitations qui parfois approchent la qualité de celle du maître sans jamais l'égaliser, demeure son titre de gloire. Elle a d'ailleurs été parfois, ce qui est fréquent dans les textes devenus populaires, plus ou moins adaptée ou modifiée. Toujours est-il qu'à ce jour, on compte plus de 300 pastorales qui s'en inspirent ! Quant au modèle original, il est encore chaque année présenté sur des dizaines de scènes, contribuant en cela à mettre en circulation publique la langue occitane. Une critique devrait en être faite, mais ce n'est pas le but de ce court article.

En outre, Antòni Maurel a écrit un certain nombre de chansons occitanes et poèmes tels « Lei binhets » (« Les beignets »), « La fotografia » (« La photographie »), ainsi que des textes comiques qui étaient déclamés dans des réunions amicales.

En français, il a collaboré au journal légitimiste marseillais *La Gazette du Midi*, et il a écrit des textes traitant des questions de la mutualité.

On ne peut pas dire qu'il soit un grand poète. Cependant, utilisant un occitan naturel, tel qu'il était en usage à son époque, il a su donner dans sa pastorale une image très dialectique de la société provençale, à la fois unanimiste et contradictoire, dans laquelle cette dernière s'est reconnue. Il a été en cela un véritable auteur populaire. Combien d'autres, sous des airs intellectuels n'y sont pas parvenus et cependant sont devenus célèbres auprès, précisément des... pseudo-intellectuels ! C'est pour cette raison que Maurel n'est jamais mentionné par l'intelligentsia (?) marseillaise.

Antòni Maurel a lui réussi, car chaque année, on le retrouve bien vivant sur nos scènes. Il est cependant décédé dans sa ville natale le 19 mai 1897.

LE POÈTE SYMBOLISTE FERRAND MAZADE

Certains poètes occitans ont commencé par rimer en occitan, et le plus souvent, à la fois en occitan et en français, avant, pour des raisons probablement alimentaires, en français seulement, cette dernière langue étant dominante leur laissant l'espérance d'être plus facilement publiés. Ce qui explique aussi que les meilleurs poètes, accomplissant un chemin inverse, retourneront eux, à l'occitan !

Pour les premiers, nous avons le cas de Ferrand Mazade. Il est né au château de Monac, à Alès (Gard), le 8 octobre 1861, dans une famille de médecins. Il accomplit ses études classiques au Lycée de Marseille (futur Lycée Thier). Il meurt le 30 novembre 1939, à Saint-Georges-de-Didonne, en Charente Maritime, alors Charente Inférieure, où il s'était retiré.

Durant son séjour à Marseille, en 1878, alors qu'il n'était qu'un tout jeune étudiant, il se lie à *L'Auba Provençala* (*L'Aube Provençale*). Cette association fondée en 1872 par Victor Lieutaud, archiviste de la ville de Marseille, plus tard notaire à Sisteron, s'était fixée pour tâche principale de poser des plaques de pierres comportant un texte en provençal sur des lieux historiques ou remarquables. Ainsi, c'est à son initiative que fut organisé le concours de la Croix de Provence, afin d'élever une croix comportant un texte occitan à côté d'autres langues, au sommet du mont Venturi (Sainte-Victoire). De même à la chapelle de Notre-Dame-de-Provence, à Forcalquier (Basses-Alpes), à la Sainte-Baume, au pont Saint-Benezet, à Avignon, au château des Ayalades, à Marseille. En tout état de cause l'orientation de l'association était nettement favorable à la religion alors ferme soutien de la monarchie. Et comme par surcroît *L'Auba Provençala* adhéra au *Félibrige*, on comprend que certains de ses membres l'aient abandonné à partir de 1876. C'est notamment le cas d'Antida Boyer, le futur député socialiste de Marseille, et de Père Mazière.

Cependant, en raison de son jeune âge, Ferrand Mazade n'entra probablement dans l'association qu'après cette date ce qui laisse à penser qu'il devait se situer politiquement dans les milieux monarchistes encore très influents à cette époque. Et au moment où *L'Auba Provençala* obtient en 1879, une page dans le journal *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*), il y publie quelques textes occitans alors qu'il n'a que 18 ans.

Le félibre Joan Monné, qui a déjà été présenté dans ces mêmes colonnes, l'encourage et corrige ses vers qui sont publiés notamment à Draguignan, dans le journal *L'Écho des Muses*.

De retour à Alès, il se lie avec les poètes occitans de l'*Escòla de la Tabò* (*École de la Tabò*), groupement félibréen de cette cité cévenole.

Il part à Paris, et il sera membre du *Félibrige* parisien qui réunissait en dehors théoriquement de toute politique (?), un certain nombre de « Méridionaux » comme l'on disait alors. C'est dans la capitale française qu'il prend contact avec les symbolistes de l'école dite de la Pléiade et que désormais il n'écrira plus qu'en français. Le symbolisme, je le rappelle, consistait à abandonner dans la poésie les procédés oratoires trop sonores pour tendre plutôt vers la musique. Cela pouvait à la limite se manifester dans le symbole, avec un mot neuf, étranger à la langue et comme incantatoire. Le symbolisme a trouvé des prolongements et ses limites chez des poètes tels Francis Jammes, Paul Valéry, Paul Claudel ou André Gide.

Toutefois, tant en français qu'en occitan, Ferrand Mazade demeure un poète mineur dont l'importance est tout à fait secondaire.

En 1907, reniant ses amours de jeunesse, il se crut, dans un article publié dans une revue parisienne, « La Revue », obligé d'attaquer le *Félibrige*. Non que j'éprouve une affection particulière pour ce mouvement, mais il me semble toutefois que Ferrand Mazade

aurait pu s'en passer. Ou alors demeurer sur le plan idéologique, les choses étant dans ce cas différentes.

L'intéressant chez lui, est cette évolution qui l'a mené d'un engagement de jeunesse à un reniement. Mais, il est vrai que les exemples de ce genre ne manquent pas, et pas seulement en littérature.

PÈIRE MAZIÈRE, LE « TROBAIRE DE SANT-JOAN »

Parmi les hommes qui ont le plus œuvré pour la culture occitane en Provence, on trouve Pèire Mazière dont le nom pourtant, est aujourd'hui totalement oublié. Il est vrai que la municipalité de Marseille où presque tous se font un point d'honneur de parler pointu, n'a de marseillaise que le nom !

Nous allons donc pallier aux « oublis » intentionnels. Pèire Mazière est né à Marseille, le 4 août 1851, dans le quartier historique de Saint Jean où son père tenait, dans la rue Maiousse, actuellement disparue, une boutique d'articles de pêche.

Sa famille était très traditionaliste, et ses parents auraient voulu qu'il devienne prêtre. Mais, l'argent n'était pas au rendez-vous ; il dut arrêter les études et se mettre au travail. Il a été employé dans l'administration d'une savonnerie dont il a été licencié lorsque les patrons ont estimé qu'il était devenu trop âgé pour leur rapporter suffisamment d'argent, en 1907. Il mourut à Marseille le 14 janvier 1914.

Parallèlement à ce métier, Pèire Mazière a pratiqué le journalisme, écrivant en français de très nombreux articles dans les innombrables journaux, journalets, revues et feuilles de choux qui existaient alors à Marseille, généralement sous la signature, de Paul Fronteri, qui était à la lettre près le nom de sa femme, Paula Fronteri.

Malgré des idées politiques qui n'étaient pas identiques, Pèire Mazière et le député socialiste Antida Boyer, également trobairre et écrivain occitan, étaient amis intimes. Mais, le catholicisme du premier, s'il ne débouchait pas sur la lutte des classes, était engagé sur la justice sociale, et en ce sens les deux hommes se retrouvaient.

Toujours est-il qu'en 1877, c'est avec l'aide d'Antida Boyer, qui n'est pas encore député et se prénomme toujours Antòni, que Pèire Mazière crée le journal occitan *Lo Tròn de l'Èr* (*Le Tonnerre*) qui sortira jusqu'en 1882. Là, il y publie des poèmes et des articles et attaque le Félibrige qui essaie de s'installer à Marseille par l'entremise d'une bourgeoisie intellectuelle. Cela lui vaudra une réputation d'anti-félibre.

Elle est certes fondée, puisque tant Pèire Mazière qu' Antida Boyer, qui sont en rapport avec Victor Gelu, sont les sous-marins de ce dernier contre le Félibrige ainsi que cela a été démontré récemment à la suite d'une étude minutieuse de sa correspondance. Il reste que pour Pèire Mazière, le mouvement félibréen n'a pas d'avenir car il ne croit pas à une renaissance littéraire durable de l'occitan. En d'autre terme, de même d'ailleurs que pour Gelu, l'occitan est condamné à mort. Et pourtant, tout en affirmant cela dans divers articles en français, il l'illustre par l'écriture et fonde des publications populaires occitanes ! Il est vrai qu'à propos de la déclaration des félibres fédéralistes de Paris, il accuse ceux-ci d'être des amuseurs, car leur défense du pays se fait hors du pays ! La logique comme la contradiction se retrouvent partout.

Il dirige des publications occitanes intéressantes, en l'occurrence de 1896 à 1900, *l'Armanac Popolari dei Bastidas e Cabanons* (*Almanach Populaire des Bastides et Cabanons*) et, de 1898 à 1900, *La Velhada* (*La Veillée*).

Sous le titre « Lo fuec de Dieu » (« Le feu de Dieu »), et avec une belle préface d'Antida Boyer, il publie en 1891, un recueil de poèmes qui rassemble des textes poétique parus dans *Lo Tròn de l'Èr*. Il faut signaler qu'il a publié dans ce journal un roman feuilleton « Fina la Sant-Joanenca » (« Fine, la fille de Saint Jean »), qui est l'un des premiers textes en prose occitane moderne d'une certaine importance.

Ajoutons une collaboration régulière au journal de Pascau Cros, *La Sartan* (*La Poêle*) où, outre des poèmes, des contes et des nouvelles en prose, il a donné des études sur les jeux occitans pratiqués par les enfants marseillais. Il a aussi collaboré à pratiquement toutes les

publications occitanes de Marseille jusqu'à sa mort, sans parler de textes en occitan qui ont paru dans divers journaux et revues marseillais.

Il a laissé deux grands poèmes inédits, « Vidassa » (« Mauvaise vie ») et « La mar blura » (« La mer bleue »), sans parler d'œuvres demeurées inédites.

Pèire Mazière a signé sous son nom et également sous divers pseudonymes, dont l'un qu'il affectionnait particulièrement, « Lo Trobare de Sant-Joan » (« Le poète de Saint Jean »), en hommage à son quartier natal où il avait appris l'occitan populaire, seule langue qui y était alors parlée.

Son œuvre, très importante et de grande qualité, mériterait une réédition complète, car à côté de son intérêt littéraire et linguistique, elle est fondamentale pour l'histoire de Marseille, avec sa vision d'homme du peuple et non de bourgeois repu. Il est évident que l'on ne peut donc pas compter sur la municipalité actuelle, apatride et qui ne connaît comme dieu que l'argent, pour qu'elle soit un jour publiée.

FRANCÉS MAZUY, L'OUVRIER CORDONNIER

Francés Mazuy est le type même du poète-ouvrier tel qu'on le rencontre dans la première moitié du XIX^{ème} siècle : celui d'un homme qui n'est pas parvenu à la promotion sociale à laquelle il aspirait, de même que ses compagnons.

Car ces poètes-ouvriers, rimeurs issus de la classe ouvrière traditionnelle, pré-industrielle, et le plus souvent de petits artisans, s'ils voulaient montrer qu'ils pouvaient être les égaux des écrivains bourgeois tout en demeurant eux-mêmes, ont généralement tenté d'entrer dans ce monde qu'ils considéraient comme supérieur. Pour quelques rares individus, cela a marché, mais pour la plupart, ça a été un fiasco...

Francés Bernat Mazuy est né à Marseille le 29 septembre 1813. Enfant du peuple, il est élevé chez les frères ignorantins où il apprend la lecture, l'écriture et reçoit une instruction de base qui plus tard lui permettra d'écrire un français convenable. Car, bien entendu, sa langue naturelle est l'occitan qui est encore totalement socialisé à cette époque. Il apprend le métier de « pegòt », c'est-à-dire de cordonnier. Et parallèlement à cette activité, il se lance dans la création littéraire. En français d'abord. Et ainsi, l'on trouve ses poésies dans *L'Athénée Ouvrier* et ses articles dans des publications, comme *Le Phocéén*, *La Revue de Marseille*, *La Gazette du Midi*, bien qu'il soit républicain modéré et que ce journal soit légitimiste. Dès 1845, encouragé par Josèp Autran et des écrivains bourgeois, il est l'un des fondateurs de *L'Athénée Ouvrier*, association littéraire dont l'un des buts est d'alphabétiser les ouvriers et de leur apprendre l'histoire de la Provence. En 1848, il se présente à la députation, obtient un certain nombre de suffrages, mais il n'est pas élu.

Il publie une satire politique, « La Némésis ouvrière », et surtout en 1853, son « Essai historique sur les mœurs et coutumes des Marseillais au XIX^{ème} siècle », qui demeure un document indispensable sur la vie quotidienne des Marseillais, tant des milieux populaires que bourgeois, antérieurs à l'expansion du capitalisme. C'est en effet le témoignage d'un contemporain sur la vie politique, religieuse, artistique, littéraire et sur les mœurs et usages des habitants de la ville. On y trouve par exemple un refrain occitan supplémentaire et inédit de « La Marselhesa » (« La Marseillaise ») :

« Marchem, tròn de Dieu,
« Marchem, petard de Dieu,
« Leis emigrats, nom de Dieu,
« N'auràn ges de bòn dieu
« Que lei cure mòrts e vius. »

(Marchons, tonnerre de dieu, / Marchons, pétard de Dieu, / Les émigrés, nom de Dieu, / N'auront pas de bon Dieu / Qui les approfondissent morts et vifs.)

Vers 1855, il abandonne son métier de « pegòt » pour tenter sa chance dans une occupation qu'il estime plus noble. Ainsi, il est d'abord employé par le Cercle des Beaux-Arts, puis dans la raffinerie de soufre Reynaud, à Trets (B-du-R). Il se retrouve ensuite sans emploi et mène une existence de misère qui ne l'empêche pas, au début de 1862, de collaborer à la page française du journal occitan *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, édité par Mariús Féraud que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes. Désespéré, devenu à moitié fou, il se suicide en se pendant sus les bord du Jarret, le 30 avril 1862.

L'œuvre française de Mazuy ne mérite guère de retenir notre attention. Sauf bien entendu, son ouvrage sur les Marseillais cité plus haut, que tout historien étudiant le monde de l'époque ne peut se permettre d'ignorer.

Mazuy a rédigé une œuvre occitane très courte mais qui elle, est plus intéressante. Tout d'abord il a laissé un dialogue, « Masanièla ». Surtout, une unique chanson, à ma connaissance tout au moins, « Lo dimenge au cabanon » (« Le dimanche au cabanon »), qui a été chantée par Dàvid Gaitte sur la scène du Casino, devenu plus tard le théâtre des Variétés. Le thème est assez comparable à la chanson « Lo cabanon », d'Estève Bibal, mais comporte des parties originales ; elle montre tout ce qu'a représenté et représente encore le mythe du cabanon dans l'inconscient des Occitans de la côte. Témoin privilégié du Marseille pré-industriel, Mazuy a contribué à présenter un mode de vie aujourd'hui disparu mais qui n'est pas si lointain. Son témoignage nous reste.

LUCIAN MENGAUD, LE POÈTE BIJOUTIER

Toulouse avait été, avec les comtes Raimond, l'un des foyers de la création troubadouresque. La Croisade des Albigeois, l'invasion française, avec l'annexion des terres des comtes de Toulouse au royaume de France et l'établissement de l'Inquisition, avait ruiné la civilisation occitane qui avait été à la pointe de la première Renaissance avant que le relais soit pris au XIV^{ème} siècle par l'Italie.

Au XVII^{ème} siècle, un auteur prestigieux, le plus grand avant Mistral, Pèire Godolin (1580-1649), avait remis l'occitan en dignité. La conséquence en est que si les Troubadours constituaient toujours une référence incontournable, la nouvelle littérature, à partir du XIX^{ème} siècle ne prend pour garant que Godolin, et l'on écrit en « mondin » (de « raimondin »), c'est-à-dire en langue toulousaine. Mais, ce foyer toulousain, malgré le souvenir de Godolin, est peu attractif et la plupart de ceux, dont le nombre est très réduit, qui écrivent en occitan, vont le plus souvent se faire éditer ailleurs.

Pourtant, un littérateur abondant en français, August de Labouïsse-Rochefort (1778-1852), exercera sur la fin de sa vie une sorte de mécénat en faveur des lettres qualifiées de patoises, et soutiendra notamment un écrivain, Lucian Mengaud, que je vais vous présenter.

Il est né à Lavar, en 1805, dans une famille modeste. Il part très jeune s'installer à Toulouse où il exerce différentes activités : gratte-papier à la mairie de Toulouse, à côté de musicien et de peintre pour arrondir ses revenus, et finalement bijoutier. Il meurt à Toulouse le 12 juillet 1877.

Il est un disciple de Jasmin (*La Marseillaise*, 27 septembre 1998), dont il est d'ailleurs l'ami, et il est probable que c'est sous son influence qu'il s'est mis à écrire en occitan. En 1841, paraît son recueil « Las pimpanèlas » (« Les pâquerettes ») qui en 1845, fait l'objet d'une belle réédition d'August de Labouïsse-Rochefort sous le titre de: « Ròsas e pimpanèlas » (« Roses et pâquerettes »). L'important succès de ce recueil s'explique assez mal suivant nos critères actuels. En effet, Lucian Mengaud est médiocre dans la fable, et trop prolix dans les genres élevés comme l'ode où il s'essaye.

Finalement, c'est dans chanson qu'il réussit le mieux. D'ailleurs, c'est avec « La Tolosena » (« La Toulousaine »), qu'il s'impose, la musique de ce poème, « A Tolosa » (« À Toulouse ») ayant été composée par Loïs Deffès. Chantée pour la première fois sur la scène du Théâtre du Capitole, le 30 avril 1845, elle est devenue à Toulouse un classique dont le nom de l'auteur a souvent été oublié. Certes, on ne trouve pas là de la grande poésie, et on est loin de Jasmin, mais les sentiments sont présents...

D'ailleurs, et le titre même, « La Tolosena » en apporte la preuve, il s'agit d'une poésie étroitement toulousaine, qui ne franchit que rarement les limites de la ville et qui s'inspire essentiellement des chroniques de la vie locale. Et c'est peut-être d'ailleurs cela qui a fait le succès de Lucian Mengaud, poète-ouvrier, qui était parfaitement conscient des insuffisances de sa formation et qui exprimait dans l'écriture ce qu'il sentait, sans chercher à le travailler.

Il a également publié en 1867, le fascicule d'une pochade en un acte, « Las aucas del Tomàs de Fonsas Grivas » (« Les oies du Thomas du Vallon des Grives »), en collaboration avec Lanes, autre trobair toulousain, qui été joué sur les scènes des théâtres de la ville. Caractéristique du succès de « La Tolosena », cette chanson figure en supplément de ce fascicule.

Quant à la langue de Lucian Mengaud, elle est à l'image de sa poésie, ne faisant l'objet d'aucune recherche de la part de l'auteur. Très patoisée, elle comporte de nombreuses tournures françaises. Il reste cependant que Lucian Mengaud, par son exemple et ses références à Jasmin, a préparé la renaissance des lettres d'oc à Toulouse.

LE JOURNALISTE LUCIAN MENVIELLE

Comme je l'ai déjà montré dans les articles publiés dans cette chronique depuis 1990, de nombreux républicains sans parler des socialistes, ont défendu leur langue, l'occitan, contre les réactionnaires bourgeois. Et c'est l'un de ces hommes conscients de la diversité ethnique de la France, nation formée de peuples divers rassemblés autour d'une idéologie commune, que je vais vous présenter. Rien à voir bien sûr avec les amis du FN comme un certain Chevènement et autres racailles qui ont modifié la constitution afin d'exclure de la communauté nationale une partie des Français en utilisant une phraséologie qui se veut « moderniste », mais n'est qu'un avatar du racisme.

Lucian Menvielle, de son vrai nom Lucian Pasquier, puisque c'est lui qui sera l'objet de cet article, est né à Marseille le 15 septembre 1855. C'est après 1868 et des débuts dans l'administration des douanes qu'il abandonne bientôt, qu'il entre dans le journalisme en écrivant dans des petites feuilles de tendance littéraire, puis à *La Jeune République*, le journal fondé en 1876 par Clovis Hugues, qui rassemblait les socialistes. Sous ce terme on regroupait à l'époque tous ceux qui combattaient pour une transformation économique et politique de la société favorable aux travailleurs. Les contacts des socialistes, de tendances très diversifiées, avec les radicaux dont le combat négligeait l'aspect social, étaient fréquents et suivis, mais avaient surtout un but électoral : sorte d'union sacrée des républicains contre les bonapartistes et les royalistes. À noter qu'en ce qui concerne l'idéologie, les radicaux étaient très proches des bonapartistes, la seule différence résidant dans l'application des droits civiques. Et il en est encore de même aujourd'hui avec les radicaux et les « nationalistes » qui s'affublent du titre glorieux de « jacobins » pour masquer leurs saloperies réactionnaires.

En 1883, il est élu sur une liste radicale dont il est tête de liste, conseiller municipal d'Aix-en-Provence. Mais, très vite, il démissionne pour demeurer indépendant et il va diriger le journal *Les Alpes Républicaines*. Il est ensuite choisi comme rédacteur en chef de *La Nouvelle Presse*, journal fondé à Paris par Félix Granet, avant de passer au *Réveil du Dauphiné* au moment de la crise boulangiste de 1888, car il ne veut pas cautionner le soutien de son journal au général Boulanger.

C'est à ce moment que se situe un grave incident. En effet, Gustau Naquet, ancien radical et républicain qui avait fondé le journal *Le Peuple* en 1867, avait lutté contre l'Empire et participé à la Commune de Marseille, s'était rallié au général Boulanger. Dans le journal *Le Petit Dauphinois* subventionné par des commanditaires du général, il menait campagne en faveur de ce dernier. Une polémique violente oppose Menvielle à Naquet, et suivant une habitude répandue à l'époque, se conclut par un duel. C'est au cours de ce duel que Gustau Naquet saisit l'épée de Lucian Menvielle et profitant que celui-ci ne peut l'utiliser lui plonge la sienne dans le corps. Gravement blessé, Lucian Menvielle en réchappera, et homme d'honneur, ce que n'était pas son adversaire, il viendra témoigner à décharge devant la Cour d'Assises où Gustau Naquet avait été traduit pour tentative d'assassinat.

À la même époque Pierrotti, secrétaire de rédaction au *Petit Provençal*, alors journal socialiste, qui était la continuation de *La Jeune République*, est tué dans un duel avec un autre boulangiste. Menvielle est appelé à Marseille pour le remplacer et poursuit sa lutte en faveur des travailleurs.

Excellent journaliste, polémiste de valeur, il a joui d'une grande popularité auprès des militants. Et cette action politique ne l'a pas empêché d'avoir une production littéraire importante. C'est ainsi qu'en français, il a publié en 1884 son « Carnet d'un flâneur » et en 1891, « À travers la Provence – Géographie des Hautes-Alpes » et « Bavardages ». Il a laissé en outre un roman inédit sur le thème du divorce, « La chaîne ». Mais, il a aussi écrit en

occitan, en particulier dans le journal de Pascau Cros *La Sartan (La Poêle)*. Par ailleurs, de même que ce dernier, il avait marqué son opposition au *Félibrige*.

Il s'éteint le 16 septembre 1901, épuisé par les combats qu'il a menés, seulement âgé de 46 ans. Comme on l'a fait remarquer à l'époque, après plus de 25 années consacrées au journalisme et à la littérature sans parler de son activité politique et de sa carrière de militant, il ne laissait aucune fortune, il n'appartenait à aucun corps académique et il n'avait reçu aucune décoration ! Un homme d'honneur, tout simplement .

LES FRERES MERY OU L'INTEGRATION AU FRANÇAIS

Les frères Méry, Josèp et Loïs, le premier notamment, ont laissé des traces dans les mouvements littéraires de Marseille dans lesquels ils marquent le passage de la bourgeoisie à la langue française écrite. Ce, tout en conservant un sentiment réduit d'appartenance à la culture occitane : préfélébréen en somme.

Josèp Pèire Agnès Méry est né à Marseille, au quartier des Aygalades, le 21 janvier 1797, dans une famille bourgeoise. On l'envoie au Séminaire, mais là il est trouvé en possession d'un livre de... . Voltaire (horreur !), et bien entendu il est renvoyé. Son père, marchand de toile, est ruiné par une expédition malheureuse aux Etats-Unis, et pour vivre, le jeune Pèire doit donner des leçons. En 1816, il est professeur au pensionnat de Cauvière, très renommé à Marseille.

En 1820, il entre dans la politique et, libéral combat la monarchie de Juillet. Il écrit dans *Le Phocéén* d'Alphonse Rabbe et fonde avec ce dernier, en juin 1821, le journal *Le Caducée*.

En 1824, il vient à Paris où il gagne sa vie comme il peut. Il écrit inlassablement, tant des articles pour les journaux, que des poèmes, des romans, des livrets pour les opéras qui tous obtiennent un grand succès et font de lui un auteur connu des milieux littéraires français. Il faut dire que dans tout cela, malgré parfois de la facilité, il y a du talent, et Josèp Méry n'est pas un créateur médiocre. Surtout, il y a beaucoup d'esprit, et c'est en partie à cause de lui que les Marseillais, et les Occitans en général, ont hérité de la réputation de hableur qui leur a été attribuée. Encore que le fonds du problème ne soit pas là, car cela n'est que le résultat de l'utilisation par la bourgeoisie du nord d'une mise en image pour imposer sa domination économique et politique sur l'Occitanie.

De retour à Marseille, Joseph Méry est nommé bibliothécaire de la Ville et il exercera cette fonction tout en se partageant avec Paris, devenue le phare (ou prétendu tel !), de la culture (laquelle ?). Il mourra dans cette ville en septembre 1886.

Une anecdote. En 1838, il est à Stockholm, et il en profite pour rendre visite à la reine de Suède, Madame Bernadotte qui, comme l'on sait, était la Marseillaise Désirée Clary. Celle-ci lui avoua, en occitan « Mi parletz pas d'un país onte lei figas s'amaduran pas ! O mon bèu soleu de Mont-Redon !... » (« Ne me parlez pas d'un pays où les figues ne mûrissent pas ! Oh mon bdeau soleil de Montredon !... »).

A noter en effet que Josèp Méry, s'il fut essentiellement un écrivain de langue française, n'oublia jamais l'occitan qu'il employait souvent. Il est vrai qu'à Marseille, à l'époque, il lui aurait été difficile de faire autrement ! Mais, il alla un peu plus loin puisqu'il donna en occitan la traduction de la seconde églogue de Virgile. C'est peu, mais finalement, c'est ce qui sauvera sa mémoire.

Le frère cadet de Josèp Méry est Loïs Méry, né à Marseille le 2 juin 1800, où il est décédé le 9 mars 1883 d'une attaque d'apoplexie.

Saisi par le démon de la poésie, française bien entendu, il débute avec son frère au *Caducée*, et comme lui il collaborera à de nombreuses publications, mais seulement à celles essentiellement marseillaises, tels les journaux *Le Sémaphore*, *Le Courrier de Marseille* et plus tard, après 1868, *Le Petit Marseillais*. Politiquement, il se situe aussi dans la couche de la bourgeoisie libérale qui veut obtenir sa petite part de pouvoir.

En 1827, il fonde la *Société de Statistique de Marseille* dont il devient bientôt le président. En 1841, il est à l'*Académie de Marseille*. Il est nommé sous-bibliothécaire de la Ville et lorsque en 1846 la Faculté des Lettres d'Aix fut créée avec cinq professeurs, on donna brusquement à Loïs Méry ses grades de licence et de doctorat ce qui permit de le bombarder titulaire de la chaire de littérature étrangère ! Ce fut un immense éclat de rire dans Marseille

car tout le monde savait quelles étaient ses capacités en la matière ! Un peu comme certains adjoints actuels de la Ville qui dans une réunion publique avouent ne connaître absolument rien, par exemple, des rapports entre les Catalans et les Occitans ! Authentique, j'y étais ! La moindre des choses, par politesse, aurait été de s'informer.

De Loïs Méry donc, auteur de poèmes, d'articles et de notices en français, rien n'est à retenir ou presque... Si pourtant ! C'est lui, ami de Père Bellot, qui fonda avec celui-ci le journal franco-provençal *Lo Tamborinaire et Le Ménestrel* (*Le Tambourinaire et le Ménestrel*), qui bien que supplanté par *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), aida au rassemblement des écrivains occitans. C'est ce qui restera de lui.

REGÍS MICHALIAS, OU LE RÉVEIL DE LA BASSE-AUVERGNE

La région dite Auvergne, couvre 4 départements : Cantal, Haut-Loire, Puy-de-Dôme et Allier. Les 3 premiers sont de langue occitane, le sud du dernier, la zone entre Montluçon et Vichy, l'est également ; mais alors que dans la région d'Aurillac (Cantal), le parler est occitan méridional ailleurs, il est nord occitan, comme d'ailleurs les parlers provençaux au nord de Digne. Toujours est-il que sauf dans la région d'Aurillac, jusqu'à une date récente, la création littéraire occitane n'a pas été importante.

Cependant, en Basse-Auvergne, la publicité faite autour du *Félibrige* dans la seconde partie du XIX^e siècle a permis à cette région de participer au mouvement de renaissance. Actuellement d'ailleurs, l'occitan a sa place à l'Université de Clermont-Ferrand. L'un des premiers ouvriers en a été Regís Michalias.

Celui-ci est né à Ambert (Puy-de-Dôme) le 13 février 1844, dans une famille de la bourgeoisie. Il accomplit ses études secondaires au lycée de Clermont-Ferrand, puis il va suivre à Paris les cours de l'École supérieure de pharmacie. Durant la guerre de 1870-71, il est capitaine dans une unité de mobiles. Il revient dans sa ville natale en 1873 et il y exerce la profession de pharmacien jusqu'en 1895, année où il se retire pour se consacrer à la culture des fleurs et à l'illustration de l'occitan auvergnat. C'est là qu'il mourra en 1916.

En 1904 paraît le recueil « *Ers de los succs* » (« Chants des montagnes »), qui bénéficie d'une préface de Frédéric Mistral qui prend acte de l'entrée de la Basse-Auvergne dans la création occitane. En 1907, il se lance dans le théâtre avec une pièce en un acte. Et en 1909, il publie un second recueil de poèmes, « *Ers d'un païsan* » (« Chants d'un paysan »).

Regís Michalias est un poète bucolique, qui se plaît à parler de sa terre natale, à évoquer les beautés ou simplement le charme, les longues randonnées dans la montagne, ou plus prosaïquement des souvenirs d'enfance. En ce sens, il est bien dans la ligne félibréenne et il se montre très traditionnel. Cependant, sa poésie est plus discrète et plus artistique que celle du poète de la Haute-Auvergne, Arsèni Vermeuouse (*La Marseillaise*, 2 novembre 2004), qui pourtant est beaucoup joué aujourd'hui encore, d'une plus grande notoriété.

Par ailleurs, Michalias a étudié le parler occitan de la région d'Ambert et il a publié un « *Glossaire de mots particuliers du dialecte d'Oc de la commune d'Ambert* », ainsi qu'un « *Essai de grammaire auvergnate* ». Le premier, il a effectué une tentative de normalisation linguistique du parler occitan auvergnat ce qui n'était pas évident.

Regís Michalias, en dépit des limites de son écriture, a montré que l'Occitanie septentrionale disposait d'une langue qui valait bien celle des autres régions occitanes. Encore, de même que pour toute création, fallait-il la travailler pour lui redonner une valeur littéraire.

LE CHANSONNIER ANFÓS MICHEL

Un certain nombre de trobaires devaient s'intégrer au *Félibrige* après sa création lorsque celui-ci parvint, avec plus ou moins de succès, à s'implanter hors de la région avignonnaise où il était né. C'est le cas du chansonnier Anfós Michel.

Celui-ci est né à Mormoiron (Vaucluse), village situé au pied du mont Ventoux, le 17 juillet 1837, dans une famille bourgeoise. L'occitan est évidemment une langue qu'il ne peut ignorer étant celle uniquement parlée à l'époque en Provence, en dehors bien sûr, des bourgeois désireux d'acquérir le pouvoir. Il est d'abord secrétaire de mairie à Eyguières, près de Salon (B-du-R), puis clerc de notaire à Pertuis (Vaucluse), avant de devenir juge de paix à Eyguières. Il exercera ensuite cette activité de juge de paix successivement à Fayence et Lorgues (Var), Puget-Théniers (Alpes-Maritimes), Draguignan (Var), et finalement à Marseille. C'est dans cette dernière ville qu'il mourra subitement le 13 mars 1893, âgé seulement de 56 ans.

Occitanophone naturel donc, c'est sous l'influence de Castil-Blaze, le critique musical né à Cavaillon, que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, et auteur notamment du grand air de la calomnie du « Barbier de Séville » en occitan qui connut un si grand succès, qu'il se met à écrire dans sa langue. Ces premiers écrits, des chansons, comme la plus grande partie de son œuvre, sont publiés dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*), à partir de 1862.

Mais, dès cette époque, il se rapproche du *Félibrige* dont il adopte l'orthographe et il participe à de nombreux concours littéraires. C'est ainsi qu'en 1866, il obtient un prix au concours organisé par la *Société Archéologique de Béziers* pour son poème « L'existència de Dieu » (« L'existence de Dieu »), dans lequel il s'élève contre ceux qui doutent de l'immortalité de l'âme. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas d'être très tolérant sur les questions sociales ou philosophiques, chose assez rare à l'époque, et d'avoir des amis dans divers milieux parfois peu faits pour s'entendre.

Il profite de son séjour à Eyguières pour écrire en occitan « L'istòria de la vila d'Aiguieras » (« L'histoire de la ville d'Eyguières »), qui constitue un chef-d'œuvre d'érudition, de goût et de science historiographique. C'est qu'Anfós Michel est un chercheur, et qui plus est, un chercheur qui utilise des méthodes comparatives scientifiques. Aussi le résultat est-il toujours excellent. Et il récidivera avec un ouvrage remarquable, en français cette fois, « Les traces du paganisme dans le Midi de la France et plus spécialement la Provence », paru en 1892, qui fait encore autorité aujourd'hui !

Mais, il reste que ce sont les chansons qu'il a écrites qui l'ont fait connaître lors de leur publication avec le recueil « Lo flasquet de mèste Michel » (« La petite bouteille de maître Michel »), en 1870. Il s'agit de chansons joyeuses, qui traitent de la vie des gens simples, sans grossièretés ni pensées inutiles. Elles sont devenues rapidement populaires car pouvant être chantées par tous. Évidemment, nous sommes loin des textes du music-hall marseillais par exemple, où l'engagement social est souvent clair. Mais, le public essentiellement rural auquel elles étaient destinées, n'était pas le même ! Et de toute façon, ce n'était pas le but d'Anfós Michel.

Ce dernier, outre *Lo Rabalhair* devenu *Lo Caçaire* (*Le chasseur*), a collaboré à de nombreuses revues dont notamment *Zou ! (Zou !)*, l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*) et l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*). Durant son séjour à Marseille, il a fait parti de l'association félibréenne *L'Escolo de la Mar* (*L'École de la Mer*), dont il a été le président.

Anfós Michel a aussi écrit des ouvrages juridiques en rapport avec sa profession, tels le « Vademecum des magistrats de paix », le « Manuel des officiers de police judiciaire » et le « Traité sur les conseils de famille et les scellés ».

Une activité intense comme l'on voit. Certaines de ses chansons mériteraient un réédition, et peut-être une adaptation moderne par des chanteurs occitans. Ce serait aussi le cas de « L'Istòria de la vila d'Aiguieras ».

LE CHANOINE JOSÈP MILLE ET ESTÈVE TANOUX, ÉVÊQUE DE LA MARTINIQUE

De nombreux ecclésiastiques ont participé au mouvement de renaissance littéraire occitane du milieu du XIX^{ème} siècle. Déjà, bien avant que cette renaissance ait pris son essor, les hommes d'église qui écrivaient en occitan ne manquaient pas. Cela s'explique par le fait d'une part qu'ils étaient en contact avec les classes populaires dont ils ne pouvaient ignorer la langue, et d'autre part qu'ils disposaient d'un certain savoir, d'une culture livresque, qui leur permettaient d'écrire à partir du moment où, dans une société encore largement illetrée, ils étaient eux alphabétisés.

Bien entendu, leur engagement politique se situait du côté du pouvoir en place. Encore que certains n'aient pas hésité à dénoncer les misères dont ils étaient les témoins. Mais cela demeure toutefois assez exceptionnel.

Josèp Mille constitue l'un des exemples de ces prêtres dont l'œuvre a connu un certain succès. Il est à Aix, pas encore « en-Provence », en 1848. Après des études au séminaire de cette ville, il revêt la soutane et il officie dans diverses localités de Provence avant de devenir curé-doyen de Saint-Rémy-de-Provence où il meurt en 1904.

Il était un lettré accompli, et il a publié de nombreuses œuvres poétiques et historiques en français, dont notamment un poème épique en 3 chants, « Le siège de Frigolet ». Il utilisait le pseudonyme Jehan de la Tour d'Aillane pour signer ses œuvres. Ce sont essentiellement ses productions en français qui le firent admettre comme membre de l'*Académie d'Aix*.

Cependant, outre divers petits poèmes, il a aussi écrit en occitan une pastorale, « Cantem Novè » (« Chantons Noël »), publiée en 1898. Elle a connu un long succès et a été jouée à de multiples reprises à Saint-Rémy et à Aix. Il a également écrit une comédie, « Babó », qui a aussi été donnée à Aix. Il a collaboré au journal du père prémontré Xavier de Fourvières, *Lo Gau (Le Coq)*. Ces textes sont quelconques, mais ils montrent comment dans une société encore largement occitanophone, pouvait être diffusé l'enseignement de l'Église. Ce que, suivant ce modèle, et en substituant à la religion les théories révolutionnaires, ne se privaient pas de faire les socialistes comme nous l'avons vu.

Un autre exemple d'ecclésiastique qui a su utiliser l'occitan, au moins en certaines circonstances, est Estève Tanoux. Celui-ci est né à Aubagne (B-du-R), le 22 octobre 1842. Il fait de brillantes études au petit séminaire de la Sainte-Famille, à Marseille, puis entre chez les missionnaires de Saint-Vincent-de-Paul, à Paris. D'abord professeur, puis missionnaire en Amérique du Sud, ses supérieurs l'envoient en 1890 à Madrid, pour occuper le poste de recteur à Saint-Louis-des-Français. C'est là qu'en janvier 1898, il reçoit sa nomination au siège épiscopal de la Martinique. Évêque de Saint-Pierre et de Fort-de-France, il meurt le 21 novembre 1899, dans l'île alors colonie française avant qu'elle devienne théoriquement « département » français après la seconde guerre mondiale.

L'occitan de la Basse-Provence était la langue maternelle d'Estève Tanoux. Et en sus de l'usage parlé qu'il en faisait aussi bien dans sa cité natale que durant son séjour à Marseille, il a cru bon de l'illustrer dans l'écriture avec un poème, le seul que l'on possède de lui dans notre langue, « A Garlaban ».

Dans ce sonnet, il illustre la montagne qui domine Aubagne et la vallée de l'Huveaune en utilisant le dicton populaire « Quand Garlaban a lo capèu, pren ta vèsta vai-t'en lèu » (« Lorsque Garlaban est couvert de nuages, prend ton chapeau et va-t'en vite »)... Cela constitue pour lui l'occasion de parler de la croix qui, après la tempête, brille de nouveau au sommet de la montagne. Texte classique donc, et très orthodoxe.

La langue employée est excellente et on sent que ce sonnet a été très travaillé par son auteur. Ce qui nous fait regretter qu'Estève Tanoux n'ait pas plus écrit en occitan, car il possédait l'étoffe d'un bon poète.

LE DIRECTEUR DE MANUFACTURE AQUILES MIR

L'Aude a été un lieu important de création occitane. Mais le réveil des lettres d'Oc dans ce département a été relativement tardif et impulsé surtout dans ce cas particulier, par le *Felibritge* à partir des années 1860. L'un des ouvriers de cette renaissance a été Aquiles Mir dont l'œuvre demeure encore aujourd'hui très populaire.

Aquiles Pèire Mir est né à Escales, près de Lézignan, le 30 novembre 1822, dans une famille de paysans, Très doué pour l'étude, il ira à l'École Normale de Carcassonne. En 1848, il est envoyé dans divers postes avant d'être affecté à l'École Normale comme maître-adjoint et directeur de l'école annexe. En 1854, il quitte l'enseignement public pour devenir professeur de calligraphie et de calcul dans des établissements privés. En 1869, on lui confie la direction de la manufacture de draps de lits de la Trivale, à Carcassonne. Marié à Josefina Negre, le couple aura trois filles. Il meurt dans son domicile de Carcassonne le 10 août 1901.

De même que la plupart des créateurs occitans a leurs débuts, Aquiles Mir a écrit d'abord en français qui était la langue de l'école, puis il s'essaya dans quelques essais poétiques en occitan à partir des années 1860. Son premier texte publié fut « La vinha » (« La vigne ») paru dans la revue carcassonnaise *Les Muses du Midi*. C'est à partir de cette date qu'il se mit à rimer en occitan. Il était poussé à la création par Gaston Jourdanne, sur lequel je reviendrai une autre fois. Des rapports confiants s'établirent avec Mistral, et en 1876, lorsque celui-ci réorganisa le *Felibritge*, il choisit Aquiles Mir pour figurer parmi les 50 premiers majeuraux nommés.

Au moment où Aquiles Mir commençait à écrire, les écrivains occitans étaient rares dans le Carcassonnais et le Narbonnais. Tout au plus pouvait-on citer Hercule Birat (1796-1872), et surtout le coiffeur Domenge Daveau (*La Marseillaise*, 20 mars 2003). Au fur et mesure qu'il s'avancait dans l'écriture et donc sa connaissance l'occitan, il sentait la nécessité de rationaliser sa manière d'écrire. Ainsi il collabore à la *Revue pour l'étude des langues romanes*, publiée à Montpellier. La guerre de 1870-71 achevée, il en devient un collaborateur régulier. En 1874, à Avignon, il participe au concours organisé par les félibres.

Mais sa gloire débutera véritablement avec la publication en 1876 de « La cançon de la lauseta » (« La chanson de l'alouette ») et surtout du « Lutrin de Ladèrn » (« Le Lutrin de Lader ») l'année suivante, qui est illustré par des superbes dessins de son ami le peintre Narcissi Salière

Si les textes de « La cançon de la lauseta » sont souvent des pièces alertes avec intention moralisatrice, il n'en est pas de même du « Lutrin de Ladèrn ». qui est un récit héroï-comique en prose qui soutient la comparaison avec la « La Nemaïda » (« La Némaïde ») du Niçois Josèp Rosalinda Rancher (*La Marseillaise*, 26 juin 1997). « Lo lutrin de Ladèrn » fut connu en Provence car il fut publié dans le journal de Pèire Mazière et Antida Boyer, *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*. Et du vivant de son auteur, « Lo Lutrin de Ladèrn » aura au moins cinq éditions ! Quant au « Sermon dal curat de Cucunhan » (« Sermon du curé de Cucugnana »), autre grand succès, il est sorti en 1884, et l'instituteur Pèire Prax dont le pseudonyme était « lo joglar de Mir » (« Le joglar de Mir ») interprétait avec un art admirable les pièces de son ami ce qui a contribué à leur diffusion dans les milieux populaires.

Aquiles Mir est un excellent écrivain, et son exemple a pesé lourd dans le développement de la création occitane dans l'Aude. Il a une connaissance admirable de la langue populaire ce qui apparaît dans ses écrits. Mais, de plus, il s'est montré un homme d'action.

C'est ainsi qu'en 1892, il créa avec d'autres félibres l'*Escòla Audenta (École Audoise)* dont il fut le président d'honneur. .

Son exemple a eu influence très importante sur les futurs écrivains occitanes de la région. Par exemple c'est lui qui mena à l'écriture occitane August Fourès (*La Marseillaise*, 4 février 2001), le socialiste fédéraliste décédé prématurément. Et cette influence ne s'est pas limitée à des contemporains car, des auteurs comme Pau Albarel (*La Marseillaise*, 29 mai 2003), Emili Barthe (*La Marseillaise*, 7 octobre 1999), Josèp Anglade, Carles Pelissier, et plus près de nous Leon Cordes et Ramond Gougaud s'en sont inspirés.

En 1922, à l'occasion du centenaire de sa naissance, ses œuvres complètes comportant trois tomes, ont été publiées. Et en 1978, l'*Institut d'Estudis Occitans* a procédé à une réédition du « Lo lutrin de Ladèrn » en orthographe classique ce qui l'a mis à la portée de tous.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE CASSANÈA DE MONDONVILLE

Sous la monarchie, nombreux sont les Occitans qui, pour des raisons économiques, ont rejoint la cour du roi de France. Une chose qui n'a pas changé et a même empiré avec la centralisation napoléonienne mais bien entendu, au profit d'un nouveau maître ! C'est ainsi que je vous ai présenté le musicien occitan du XVII^e siècle Nicolau Fizes (*La Marseillaise*, 21 mai 2000). Aujourd'hui, c'est d'un musicien de cour du siècle suivant que je vais évoquer.

Il s'agit de Cassanèa de Mondonville plus simplement appelé Mondonville. Il est né à Narbonne (Aude), où son père originaire de Bordeaux et musicien de son état, était venu s'installer, le 25 décembre 1711. Il est chantre à la cathédrale de cette ville, et probablement guidé par son père, il acquiert une bonne maîtrise du violon. Il n'a pas vingt ans lorsqu'il quitte Narbonne et voyage à travers la France. Il est à Paris en 1733 et à Lille l'année suivante. Quatre ans plus tard, il se révèle comme compositeur, en faisant exécuter trois motets (pièces à plusieurs voix) qui commencent à asseoir sa réputation. En 1739, il entre dans la musique du roi et en 1740, il est sous-maître de chapelle et premier violon dans les divertissements des Petits Cabinets, et enfin Maître de la Chapelle du Roy. Pour obtenir ce poste, il bénéficia sans doute de puissantes protections, mais son talent était incontestable. Il se marie en 1747 avec une excellente musicienne, Anna Joana Boucon. En 1755, il est chargé de la direction du Concert Spirituel, poste qu'il conservera jusqu'en 1762, date où il prend sa retraite. Il se retire à Belleville, alors simple village des environs de Paris, où il meurt en plein travail le 8 octobre 1772.

Bien que s'inspirant souvent de la musique italienne et de la musique occitane baroque, il a été soutenu constamment par Rameau, qui fut le plus important musicien français du XVIII^e siècle et qui était un excellent juge en la matière. Virtuose du violon, il a subi l'influence de Vivaldi et de Pergolese, et il a laissé un ensemble d'œuvres (opere, oratori, concerti, motets...) dont l'orchestration à la fois solide et légère font de lui l'un de nos grands musiciens.

Surtout, auprès de nombreuses œuvres perdues, il nous a laissé une pastorale qui a connu un long succès, « Dafnís e Alcimadura » (« Daphnis et Alcimadure »), dont Mondonville sera à la fois le librettiste et le compositeur. Et le livret, fait unique, sera écrit non plus en français mais en occitan !

Il est probable que Mondonville, avec cette création, effectue un retour aux sources car sa langue maternelle était l'occitan, et expatrié à Paris, il éprouvera le besoin, de se rattacher à sa jeunesse. Il s'agit là d'un phénomène courant, avec bien entendu son contraire pour les personnages qui voulant s'intégrer à tout prix dans une classe supérieure, crachent sur leur culture et, donc sur eux-mêmes: cas par exemple d'un triste individu comme l'ancien ministre Allègre.

Toujours est-il que le sujet de cette pièce en trois actes est l'amour que Dafnís porte à la jeune bergère Alcimadura qui tient avant tout à sa liberté ; il est donc fort mal reçu, mais il essaie de la convaincre et court de grands dangers pour cela ; il sera finalement récompensé car Alcimadura, lorsqu'on lui annoncera que son amoureux s'est tué de désespoir, ce qui n'est évidemment pas vrai, lui dira qu'elle l'aime aussi. Une pastorale bien dans la mode du XVIII^e siècle, soutenue par une musique et des airs brillants qui vont en assurer le succès.

L'œuvre est représentée la première fois à Fontainebleau, devant le roi et la cour, le 29 octobre 1754 ; elle est reprise le 4 novembre, ce qui constituait une faveur exceptionnelle. Elle est ensuite présentée au public parisien sur la scène de l'Académie Royale de Musique (l'Opéra), le 29 décembre de la même année, puis le 5 janvier 1755. Elle passe ensuite en province, notamment en Occitanie, et elle y remporte un très grand succès : à Montpellier en 1755 et 1758, à Toulouse en 1765, également à Lyon, Bordeaux, Béziers, Milhau, Saint-Pons,

Saint-Chinian, Pau, cette liste n'étant pas exhaustive. Elle est reprise à Toulouse en 1795 et 1796. Lors de la création, tous les rôles étaient tenus par de acteurs occitans qui faisaient carrière à Paris.

Outre sa valeur artistique, « Dafnís e Alcimadura » est une œuvre qui a contribué à soutenir le sentiment de dignité de l'occitan auprès des lettrés mais aussi du peuple. Nous devons en être reconnaissants à Mondonville. À noter qu'une réédition de « Darnís e Alcimadura » a été réalisée par l'*Institut d'Estudis Occitans* et est encore disponible.

OCTAVI MONIER... MORT LE MÊME JOUR QUE SA FEMME !

La ville d'Aubagne a donné à la renaissance occitane un certain nombre d'auteurs, de valeur inégale certes, mais qui ont contribué au développement de celle-ci. Ainsi le député-trobaire Antida Boyer, le docteur Josèp Fallen, personnages que j'ai présentés dans ces colonnes... Plus récemment, le docteur Mariús Barle. Je ne cite que les plus marquants...

Aujourd'hui, c'est un autre enfant d'Aubagne que je vais vous présenter. D'une manière un peu sommaire car les renseignements biographiques que je possède sont très fragmentaires, mais peut-être qu'un lecteur me permettra de les compléter.

Octavi Loïs Monier donc, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est né à Aubagne le 19 juin 1816, rue de la Place où se trouvait le domicile de ses parents. Il était le fils légitime d'Anhès Enriqueta Daignan et d'Andrieu Monier, négociant. Il semble, d'après les éléments dont nous disposons, qu'Octavi Monier ait exercé l'activité de son père, et sur la fin de sa vie, il est qualifié de propriétaire, c'est-à-dire qu'il devait vivre de ses rentes. Il mourut le 11 février 1895, à l'âge de 79 ans, en son domicile sis au numéro 1 du cours Beaumont. Le curieux de l'histoire, c'est que sa femme, Francesa Perrussel, âgée de 73 ans, est décédée le même jour, seulement quelques heures avant lui ! Peut-être d'ailleurs que cette disparition a précipité sa fin.

C'est Ipolit Laidet, le médecin marseillais traducteur des fables de La Fontaine en occitan, qui au début, l'avait poussé à écrire en provençal qui était sa langue naturelle. En effet, tous deux étaient voisins de bastide, et de là était née une amitié qui les avait rapprochés. Il avait rallié le *Félibrige* en 1881, sous l'influence probablement de Laidet qui, après une résistance farouche contre ce mouvement s'était finalement laissé convaincre de ne plus s'y opposer. Ce qui ne fut pas le cas d'Antida Boyer, d'extraction sociale différente il est vrai.

Mais, avant de rejoindre ce mouvement littéraire, Octavi Monier avait commencé par écrire dans *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, le journal précisément fondé par Père Mazière avec l'aide d'Antida Boyer. Les deux hommes se connaissaient-ils ? C'est fort possible car Aubagne était alors une localité modeste.

L'œuvre d'Octavi Monier est éparpillée outre *Lo Tròn de l'Èr*, dans *Lo Brusç (La Ruche)*, *L'Alhòli*, ainsi que dans quelques revues félibréennes. Par ailleurs, il a laissé en manuscrit une « Garbeta de flors felibrencas » (« Petite gerbe de fleurs félibréennes »), rimes dans le style conventionnel et répétitif de l'époque. Malgré cela, il était bon de rappeler la mémoire d'Octavi Monier qui a su modestement illustrer les lettres occitanes dont il constitue un témoignage.

JOAN MONNÉ, UN FELIBRE ORTHODOXE

C'est le type même du félibre orthodoxe, donc peu populaire, que je vais vous présenter aujourd'hui avec Joan Monné. Vous allez pouvoir en juger.

Il est né à Perpignan le 7 janvier 1838. Il n'avait que 9 ans lorsque ses parents vinrent s'installer à Avignon. Il accomplit ses études dans cette ville, et à 20 ans, il vient s'installer à Marseille où il est attaché au contrôle des chemins de fer dans l'administration des Ponts et Chaussées. En dehors d'un séjour à Paris de 1886 à 1889, il passera sa vie dans le grand port occitan. Sur la fin de son existence, malade, il se retire chez sa fille, à Saint-Loup, dans la banlieue marseillaise, où il meurt le 21 septembre 1916.

Il se fait connaître dans les milieux félibréens dès 1869, en remportant un premier prix de poésie au concours organisé à Aix en Provence. A partir de ce moment il ne cessera plus d'écrire et on trouve ses poèmes éparpillés dans presque toutes les revues provençales d'obédience félibréenne. C'est qu'il est un félibre fidèle ce qui lui vaut le titre de majoral en 1881. Ce titre, honorifique, est décerné par les majoraux eux-mêmes, c'est-à-dire que les nouveaux titulaires sont cooptés ; inutile de dire les jalousies et les inimitiés qui peuvent en résulter. De toute façon, l'*Académie Française* agit de même et nous savons quel est le niveau intellectuel de cette « illustre » compagnie... de paons !

Il reste que l'œuvre écrite de Joan Monné est immense. Il a été un écrivain infatigable. « Casau » (« Cazaulx »), consacré à la République marseillaise de 1591-96, drame historique, peut être négligé. Par contre on trouve quelques beaux sonnets dans le recueil « Rosari d'amor » (« Rosaire d'amour »), publié en 1906, et des belles strophes dans « Mentina » (« Mentine »), poème en 12 chants paru l'année suivante. Il a traduit en 1882, le poème du Catalan Verdager, « L'Atlantida » (« L'Atlantide »), en provençal. Et en 1914, il procède à la traduction occitane de la « Mireille » de Gounod, qui fut représentée à Marseille, au mois de juillet, au théâtre de la nature Athena-Nikè et aux Arènes d'Arles.

Quant à ses œuvres inédites, elles sont bien plus nombreuses. Sans que la liste en soit limitative, on peut citer « Flor d'Eveuna » (« Fleurs d'Huveaune »), poésies, « Leis aurassas » (« Les bourrasques ») et « Lo beluguier » (« La gerbe d'étincelles »), odes, sirventés et poésies lyriques, « Lo mounier de Betania » (« Le meunier de Bétanie), pastorale, « Rondèus païsans » (« Rondeaux paysans »), recueil de 105 poèmes, un autre recueil de 180 sonnets, « Tres mila provèrbis sur l'amor, lei fremas e lo mariatge » (« Trois mille poèmes sur l'amour, les femmes et le mariage »), « Lei provèrbis provençaus » (« Les proverbes provençaux »), « Espiga » (« Épi »), drame en cinq actes et en vers, une étude sur les verbes irréguliers et surtout « Lo jardin dei rimas » (« Le jardin des rimes »), qui était très attendu des poètes et des... rimailleurs.

Monné écrit surtout sur l'amour avec le souvenir nostalgique de sa première femme, morte tôt. Hantise du bonheur enfui. Mais, il est plus soumis au sentiment qu'il ne le domine et il demeure souvent fade dans l'expression. Ce n'est pas un écrivain de métier et dans l'ensemble son art est médiocre et ses modèles mal choisis.

Finalement, l'œuvre principale de Joan Monné sera la revue *Lo Felibritge* (*Le Félibrige*) qu'il avait fondée en 1887 et qu'il publia jusqu'en 1909. On trouve dans les 22 volumes de la collection une quantité fabuleuse (employons le mot puisque aujourd'hui tout est « fabuleux » !!!) de renseignements sur l'activité félibréenne et, ce qui est plus intéressant, sur celle des troubadours populaires.

C'est surtout dans cette revue et, à un moindre degré dans quelques autres, que l'ultra félibrisme de Joan Monné se révèle. En effet, il considère que la littérature et la chanson occitanes doivent répondre à certaines normes de qualité, voire de tenue, bien pensantes. Ainsi, pour ce qui est de l'orthographe, il en reste à celle dite mistralienne avec un parler

artificiel et il attaque tous ceux qui ne se plient pas aux nouvelles règles. Quant aux chanteurs populaires, de l'Alcazar par exemple, ils ont aussi droit à ses foudres : il ne comprend pas la différence qui existe entre l'art réfléchi et l'amusement d'un large public pour lequel le spectacle n'aura pas de lendemain. Et il éreinte tant qu'il le peut les revues populaires, telles *La Sartan (La Poêle)*, de Pascal Cros, achetées par un large public cependant que *Lo Felibritge* demeure confidentiel !

Tout cela ne doit pas cependant nous faire oublier les mérites de Joan Monné, écrivain dont certains textes sont encore très lisibles, et surtout pour la mine de renseignements que constitue la revue qu'il a dirigée durant si longtemps.

LE SAVANT BOTANISTE ALFRÈD MOQUIN-TANDON

Nombreux sont les bourgeois qui ont illustré la langue occitane par leurs écrits durant le XIX^{ème} siècle et ont ainsi contribué à la renaissance littéraire qui s'est manifestée à partir des années 1830-50. Parmi eux, Alfrèd Moquin-Tandon occupe une place éminente.

Carles Oraci Benedict Alfrèd Moquin-Tandon est né à Montpellier le 18 floréal an XII, soit le 7 mai 1804, dans la maison de son grand-père maternel, August Tandon (1759-1824) qui était banquier. Il faut dire que ce grand-père cultivait, comme l'on disait alors, la poésie patoise et qu'à son domicile le jeune Alfrèd rencontra des amateurs de poésie et d'histoire ce qui ne manqua pas d'influer sur son orientation future. Suivant la tradition familiale on le destinait au commerce. Toutefois, c'est la vocation scientifique qui l'emporta. Docteur-es-sciences en 1826 avec une double thèse de botanique et de zoologie, deux ans après il soutient une thèse de médecine. Il professe à Marseille dans une chaire de physiologie comparée avant d'être nommé en 1833 à Toulouse dans la chaire d'histoire naturelle de la Faculté des Sciences, et l'année suivante directeur du Jardin des Plantes. Il demeurera à Toulouse jusqu'en 1853 où il devient professeur à la Faculté de Médecine de Paris, puis entre à l'Académie des Sciences. Il meurt à Paris le 15 avril 1863. On remarquera que dans son ascendance maternelle montpelliéraine on trouve aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles de nombreux médecins, banquiers et agents de change. Quant à l'ascendance paternelle, elle est constituée de négociants protestants du pays de Gex qui, à la révocation de l'édit de Nantes, se réfugièrent en Suisse. Le père d'Alfrèd était venu s'établir à Montpellier à la fin du XVIII^{ème} siècle.

Le séjour d'Alfrèd Moquin-Tandon à Toulouse a été fondamental pour sa carrière scientifique, mais aussi littéraire car il y trouva un milieu favorable à son goût pour l'étude de l'occitan qui était sa langue maternelle. C'est ainsi qu'il fut nommé mainteneur de l'Académie des Jeux floraux et qu'il collabora au travail de publication des « Lèis d'amor » (« Lois d'amour »), code officiel de la poésie occitane datant du premier quart du XIV^{ème} siècle. La publication en 3 volumes aura lieu à partir de 1841 sous la signature du seul Gatien-Arnoult.

Mais, avant cela, Moquin-Tandon s'était essayé à la poésie occitane. En 1836, il publie le « Carya Magalonensis » (« Le noyer de Maguelonne »), tiré à 50 exemplaires, sorte de pastiche écrit dans la langue employée à Maguelonne et à Montpellier au XIV^{ème} siècle et présenté comme un soi-disant manuscrit de cette époque ! L'œuvre est remarquable en tout point : c'est une chronique en prose de 12 chapitres de faits historiques et de récits de faits merveilleux présentés chronologiquement qui vont de 1300 à 1327. Chaque chapitre est désigné par un mot latin. Il utilise souvent des anecdotes se trouvant dans le « Petit Thalamus », chronique de Montpellier du XV^{ème} siècle.

Les « critiques » qui ne l'avaient même pas lu ont prétendu que Moquin-Tandon avait voulu tromper son monde avec son pastiche en le faisant passer pour authentique. Dans une étude sérieuse publiée en 1993, Marcel Barral a prouvé, documents à l'appui, qu'il n'en était rien. Mieux, que lorsqu'il avait adressé un exemplaire de l'ouvrage au savant Raynouard, il l'avait informé qu'il s'agissait d'une de ses créations qui étaient signée d'un pseudonyme. Donc aucune tromperie. Raynouard considéra que la langue de Moquin-Tandon était remarquable, allant jusqu'à le féliciter.

Mais cela n'empêcha par les racistes français de prétendre qu'il y avait là une « galéjade méridionale ». Comme dans une revue prétendue sérieuse, en l'occurrence *Historia*. Dernier article en date, celui d'un ignare nommé Jean-François Jeandillou qui traite du sujet alors qu'il ne connaît même pas... Jasmin. La nullité ne connaît décidément aucune limite.

Moquin-Tandon participa ensuite directement au mouvement de renaissance occitane en collaborant à diverses revues et journaux dont *Lo Bolhabaissa* (*La Bouillabaisse*), *Le Gai Saber* (*Le Gai Savoir*), *l'Athénée de Provence* ou *l'Almanach de Provence*. En outre, il publia en 1845, un recueil de tirage réduit, « Las margaridetas de Montpelhier » (« Les pâquerettes de Montpellier »). Tout cela soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de « Frédol de Maguelonne ».

En 1852, il participe au *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Trobaires*) d'Arles. Victor Gelu le rencontre et tous deux passeront ensemble cette journée mémorable, ce qui montre combien Moquin-Tandon était un agréable compagnon. Car Victor Gelu, qui en trace un beau portrait, n'était pas homme à se laisser tromper par les apparences.

Alfrèd Moquin-Tandon est l'un des meilleurs écrivains occitans de son époque. Par ailleurs, il a choisi d'utiliser l'orthographe héritée des Troubadours pour écrire, ce qui montre son sérieux et sa foi dans l'avenir. Je ne peux mieux terminer cet article qu'en le citant : « Ce que j'ai écrit de mieux dans ma vie d'études est certainement mon *Carya Magalonensis*, petit livre qui m'a fait beaucoup de tort dans le temps : il est convenu qu'un herbivore ne peut être qu'herbivore ». Avis à la vache folle !

ENRIC MOULY, ÉCRIVAIN POPULAIRE DU ROUERGUE

Le Rouergue, actuel département de l'Aveyron, a fourni de nombreux créateurs à la renaissance occitane, le plus connu étant sans conteste Joan Bodon (1920-1975), l'un des écrivains contemporains les plus prestigieux dont l'œuvre a été traduite dans diverses langues. Ce que l'on sait moins, c'est que Joan Bodon a été mis sur les rails de l'occitanisme, et en tout cas de l'écriture occitane, par un auteur qui avait acquis une large notoriété.

Je veux parler d'Enric Mouly. Celui-ci est né à Compolibat le 10 octobre 1896, dans une modeste et vieille famille terrienne. Ses études tout juste terminées, il est mobilisé en avril 1915. Gravement blessé en octobre 1916, il perd un œil et est réformé, ce qui d'ailleurs le sauvera peut-être du grand massacre de cette guerre civile organisée par les puissances impérialistes. En octobre 1917, il est nommé instituteur à Villefranche de Rouergue. Il exercera ce métier jusqu'à la retraite dans diverses localités rurales. Il s'éteint dans son village natal en 1981.

C'est très jeune qu'il rejoindra le Félibrige. En effet, en octobre 1920, lors de l'inauguration du monument du poète et prêtre Justin Bessou (1845-1918), que je présenterai une autre fois ainsi que Joan Bodon, il rencontre Antonin Perbosc (1861-1944) (*La Marseillaise*, 30 novembre 2002), instituteur et écrivain occitan également, qui était déjà considéré comme l'un des maîtres de la poésie occitane. Il sera très fortement influencé par Perbosc, rejoignant ainsi que son frère d'armes, Eugèni Séguret (1896-1956), le *Felibritge*, mais marquant sa différence en adoptant la graphie classique.

Avec Eugèni Séguret il fonde en 1921 l'association *Lo Grelh Roergàs* (*Le Grillon Rouergat*) qui sera le fer de lance en Rouergue d'un Félibrige populaire, ce qui n'était pas souvent le cas, et tous deux imposeront la graphie classique moderne. *Lo Grelh Roergàs* accomplira un gros travail pour le développement de la culture occitane, et outre son almanach, l'association procédera à la publication de nombreux ouvrages dont l'un des premiers chefs-d'œuvres de Joan Bodon, « Contes del meu ostal » (« Contes de ma maison »). *Lo Grelh Roergàs* poursuit aujourd'hui cette activité éditoriale.

Enric Mouly demeurera toujours fidèle à la vieille *Académie des Jeux Floraux de Toulouse* dont le chanoine Josèp Salvat (1889-1972), autre félibre, était l'un des animateurs en raison des prix qu'elle attribuait et continue d'attribuer chaque année à la création occitane. Mais, il faut bien reconnaître que cette académie n'était pas des plus engagées dans le mouvement social...

Toujours est-il que désormais, rien ne pourra se faire en Rouergue sans le soutien au moins moral d'Enric Mouly qui d'emblée se révèle comme un créateur abondant. Tous les genres seront abordés par lui : poésie, théâtre, ouvrages d'enseignement, mais surtout romans.

Et avec un certain succès car il possède une très bonne connaissance de la langue populaire au contact de laquelle il se trouve lors de son enseignement auprès des élèves et avec leur famille, sans oublier que l'occitan était sa langue maternelle.

Il collabore bien entendu à de nombreuses revues mais principalement à l'*Armanac Roergàs* (*Almanach Rouergat*), qui développe l'idéologie félibréenne. Mouly, il faut le souligner, tout en ayant d'excellentes relations avec les milieux occitanistes, demeurera toujours félibre, et il sera d'ailleurs coopté majoral du Félibrige en 1949. Les romans et les pièces de théâtre d'Enric Mouly, d'une grande richesse linguistique, sont par contre assez décevantes quant au fonds car d'une part on y trouve une certaine idéalisation de la vie paysanne passée, alors que nous savons quelles étaient les difficultés du monde rural et ouvrier, et d'autre part, il veut à tout prix enseigner, faire passer une leçon en faveur de la culture occitane, ce que ne demande généralement pas le lecteur ou le spectateur qui veut simplement prendre plaisir à un récit. Cependant sa bonne connaissance du monde rural, du

paysage rouergat, des désirs de la jeunesse, sa description du dépeuplement des campagnes avec les conséquences entraînées pour ceux qui demeurent, constituent un constat émouvant. Hors les regrets de l'auteur, nous avons là un témoignage remarquable sur un changement de civilisation. Quant à sa poésie, elle demeure conventionnelle, ne présentant pas une grande originalité.

Pour moi, finalement, l'ouvrage qui demeure le plus intéressant est le recueil de souvenirs « En tutant lo grelh » (« En chassant le grillon »), dans lequel il dresse l'histoire de l'action occitane en Rouergue, avec le passage d'un Félibrige certes populaire mais souvent passéiste, à l'occitanisme moderne dont Joan Bodon sera la figure emblématique. On n'oubliera pas qu'en 1980, Enric Mouly figura parmi les écrivains proposés au prix Nobel de littérature, mais la concurrence était rude, et le seul fait d'avoir été proposé montre l'importance de son œuvre !

Enric Mouly, disciple de Perbosc, découvreur de Bodon qui'il a conseillé et encouragé dans ses débuts, poète honorable, excellent prosateur, animateur infatigable, mérite de ne pas tomber dans l'oubli, ce à quoi s'emploient d'ailleurs ses amis du Rouergue car un colloque sur l'homme et son œuvre a été organisé il y a quelques années.

SUR QUELQUES « MOUREN » :
AMABLA MOUREN, JULI MOUREN, PAU MOUREN,
B. MOUREN, LISA MOUREN, ANTÒNI MOUREN

« Mouren », orthographié en occitan « Moren », est un nom qui nous vient de l'ancien occitan et qui signifie « brun », en rapport évidemment avec « moro ». Il est très répandu chez nous, et un certain nombre d'auteurs mineurs portent ce patronyme. Je vais aujourd'hui en présenter quelques-uns.

Et d'abord, un homme qui fait honneur par son engagement politique à la ville de Marignane, près de la mer de Berre (B-du-R), républicaine et socialiste, qui a résisté au coup d'état du prince-président Louis-Napoléon en 1851, mais qui suite à l'immigration des cadres et autres riches venus du nord a vu sa population décupler et a été conquise par l'extrême-droite. Mais rien n'est éternel... Au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle, Marignane avait un chansonnier populaire, Amabla Mouren, qui est l'auteur avec un autre Marignanais, F. Dubois, d'une chanson de Carnaval sur les « amolaires » (« rémouleur »). On connaît de lui une chanson politique, « La patrolha » (« La patrouille », dans laquelle il attaque les légitimistes partisans du rétablissement de la monarchie. Il a collaboré au journal de Pascau Cros *La Sartan (La Poêle)*. À Marignane toujours, à la même époque, il y a Juli Mouren, qui en 1892 a publié un poème sur les chasseurs, « La cocha » (« La chasse »). Est-il parent avec Amabla ? Peut-être des Marignanais pourront-ils nous donner des indications sur ces 2 auteurs ainsi que sur Dubois...

Pau Mouren lui, de Marseille, a collaboré aux journaux *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, fondé par Père Mazière et le futur député socialiste et fédéraliste Antida Boyer, et à *La Sartan*. Victor Mouren est un artiste amateur né vers 1870 et qui a joué dans la pastorale de Félix Galseran, « L'an un », en 1896.

Par ailleurs, au début du XX^{ème} siècle, un tambourinaire réputé s'appelait Mouren. Je n'ai rien de plus sur lui.

Parmi les collaborateurs d'un autre journal occitan marseillais de la fin du XIX^{ème} siècle, *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*, on note un certain B. Mouren qui a écrit notamment un article sur le quartier de la Belle-de-Mai.

Cela constitue une transition pour parler d'une écrivaine féminine, ce qui à l'époque, était aussi rare en occitan qu'en français. Il s'agit de Lisa Mouren qui habitait à la Belle-de-Mai. C'était une excellente chanteuse légère, et l'on note l'une de ses prestations en 1901, au *Cercle du Littoral*, à Marseille. Par ailleurs, elle a collaboré dans une prose poétique à *La Sartan* et à l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*. Dans ses textes, bien travaillés, elle montre une sensibilité et un sentiment de la dignité de la femme à un moment où cela n'était pas une évidence pour tous.

Pour en terminer avec les Mouren, encore que cela ne soit pas limitatif, je m'arrêterai plus longuement sur le négociant Antòni Mouren. Celui-ci est né à Marseille en 1869 et y est décédé en 1943. Il a été le créateur d'une chocolaterie, avec une usine moderne près du Prado et avait un magasin rue de la République. En dehors de ses affaires commerciales, il a aidé de nombreuses œuvres sociales. Il a été membre du *Conseil de la Caisse d'Épargne des Bouches-du-Rhône*, de la *Société des Commerçants, Magasiniers et Industriels de Marseille*, et l'un des fondateurs des *Filles des Magasins à la Montagne* et du *Syndicat des Maîtres Pâtissier et Confiseurs de Marseille*. Surtout, il a été un ardent défenseur de la langue et de la culture occitanes, et pour cela, outre l'écriture de quelques textes, il a aidé les publications provençales. Ainsi par des publicités pour son chocolat dans l'*Armanac Marselhés* ou *La Pinhata* (« La Marmite de Terre »). Il offrait chaque année à ses clients, pour le Jour de l'An, un *Armanac de la Pinhata*. Mieux encore, dans ses papillotes et autres gourmandises de

chocolat, il faisait mettre des billets comportant des proverbes, des sornettes, des devinettes en occitan. Cette prise de position d'un industriel en faveur de la culture du pays est à rapprocher de celle que quelques autres pratiquèrent, tels Juli Charles-Roux ou Emili Bodin, le vigneron de Cassis, qui ont soutenu l'enseignement de notre langue.

LE MUSICIEN JOAN-JOSÈP MOURET

J'ai eu l'occasion de présenter dans cette chronique des personnages qui ont composé les musiques de textes occitans et écrit parfois de tels textes, voire les deux. C'est le cas par exemple des chanteurs populaires Dàvid Gaitte ou Miquèu Capoduro, d'un poète comme Antòni Bensa, du chef de musique Gèli Borel... Aujourd'hui, c'est un musicien classique, Joan-Josèp Mouret que je vais présenter.

Joan-Josèp Mouret est né à Avignon le 11 avril 1682. Son père qui était marchand de soie dans cette ville, alors possession du Pape, s'intéressait à la musique et jouait du violon. C'est ainsi que dès ses premières années, le jeune Mouret fut imprégné par la musique populaire à une époque où l'on ne connaissait pas les moyens de diffusion audiovisuels d'aujourd'hui, ainsi qu'à la musique classique. En effet, Avignon, de même que de nombreuses cités occitanes telles Marseille, Arles, Pézenas, Béziers, Toulouse ou Aix, possédait une vie intellectuelle importante, la centralisation totalitaire n'étant pas encore réalisée.

Cela explique la grâce et la spontanéité toute occitane de la production musicale qu'il donnera après la solide formation qu'il recevra à la Maîtrise d'Avignon. On retrouvera d'ailleurs cela chez d'autres musiciens occitans de cette époque tels Cassaneà de Mondonville dont je parlerai une autre fois, ou Nicolau Fizes, présenté il y a peu.

En 1707, Mouret « monte » à Paris, comme aujourd'hui on va à New-York, Paris étant démonétisé. Il s'y fait rapidement des relations et est nommé maître de musique chez le maréchal de Noailles, puis surintendant de la musique à la Cour de Sceaux. Il exerce ses talents auprès de la duchesse du Maine et compose alors en 1714 et 1715, la série de divertissements connus sous le nom des Grandes Nuits de Sceaux. Il s'agit à l'origine de simples divertissements, mais c'est au cours de ces Nuits qu'il crée deux genres qui obtiendront par la suite une grande vogue : l'Opéra Pastoral et le Ballet d'Action. Les Nuits de Sceaux seront interrompues par la mort de Louis XIV, survenue en 1715.

L'année précédente, Mouret avait fait présenter son premier opéra-ballet, « Les Fêtes » ou « Le Triomphe de Thalie », qui avait obtenu un prodigieux succès. Il est alors nommé chef d'orchestre à l'*Académie Royale de Musique*, charge qu'il conserve jusqu'en 1718. En 1717, il s'essaie à la tragédie lyrique, mais c'est un échec. En 1722, lors de la reprise du « Triomphe de Thalie », il ajoute une entrée intitulée « La Provençale ».

Cette entrée comporte des couplets en occitan, et on peut la considérer comme un ancêtre des opérettes marseillaises des années 1930-40. Mais seulement en raison de l'inspiration amoureuse, les opérettes dites marseillaises n'étant que de pâles reflets commerciaux de la vie des gens d'ici, destinés aux Parisiens. Déjà, en 1714, une première entrée avait eu pour cadre, mais en français, le port de Marseille. Là, avec l'emploi de l'occitan, Mouret va plus loin. De toute façon, l'occitan était encore une langue normalement socialisée et à la Cour, nombreux étaient les nobles qui la parlaient ou au moins, la comprenaient. L'idée de Mouret sera reprise plus tard par Cassaneà de Mondonville avec la pastorale languedocienne « Dafnís e Alcimadura ».

Joan-Josèp Mouret règlera encore les fêtes somptueuses données à l'occasion du couronnement de Louis XV, en octobre 1722. En 1728, il devient directeur du *Concert Spirituel* et composera à cette occasion un grand nombre d'ouvrages qui marquent l'apogée de son talent. Mais, à partir de 1730, peu à peu ses protecteurs l'abandonnent, les goûts changent et le public le boude. En outre il a des ennuis financiers. Il sombre alors dans la dépression et sera enfermé dans un asile, à Charenton, près de Paris. Il y meurt le 22 décembre 1738.

S'il a été l'un des maîtres du ballet, Joan-Josèp Mouret s'est également illustré dans le genre purement instrumental avec deux suites de symphonies. Il a donné aussi quelques motets, c'est-à-dire des pièces polyphoniques religieuses.

Outre l'innovation de l'introduction de l'occitan en normalité dans une œuvre musicale destinée aux élites, Joan-Josèp Mouret a lutté pour l'avènement de la liberté d'innovation et de recherche en matière de musique. Il a ainsi allié les styles italien et occitan au style classique, s'opposant au dogme lulliste. Son exemple montre l'importance de l'influence exercée par la culture occitane sur la culture européenne à un moment où elle est considérée par les « modernes » (aujourd'hui les « souverainistes » fascistes) comme provinciale.

LE MINEUR-POÈTE ALFRÈD MOUSTIER

Aujourd'hui, c'est un lecteur fidèle de notre journal qui a aussi été un poète-ouvrier que je vais vous présenter. Il s'agit en effet d'Alfrèd Moustier, plus connu dans son village natal, Fuveau (B-du-R), sous le diminutif de Freda Moustier.

Il est né à Fuveau donc, dans le bassin minier de Provence, le 19 janvier 1882. Dans cette région où la plupart des gens exerçaient la double activité de mineur et de paysan, c'est tout naturellement qu'il devint mineur. Puis, ne pouvant plus travailler au fond, il travailla aux Charbonnages des Bouches-du-Rhône, à la Madrague de la Ville et aux Aygalades, à Marseille où il était venu habiter. Retiré dans son village de Fuveau, il devait y mourir le 4 janvier 1963.

C'est tout à fait par hasard, alors que je débutais dans le journalisme, qu'en 1962, je suis entré en relations épistolaires avec Freda Moustier. En effet, à l'époque, dans la chronique « Occitània » qui avait pris naissance l'année précédente dans notre journal, je demandais des renseignements sur un écrivain de Fuveau, Eugèni Long, que j'ai d'ailleurs présenté il y a peu dans ces colonnes. Et c'est Freda Moustier qui m'en adressa une biographie assez complète.

À la suite de cela, il continua à m'écrire et à m'a adressé un certain nombre de textes provençaux. Mais, il utilisait aussi le français. Toujours est-il qu'il a écrit de nombreux récits et poèmes et qu'il a participé à des concours littéraires. C'est ainsi qu'il a reçu diverses récompenses, en l'occurrence 80 diplômes et médailles de bronze.

Dans les textes qu'il m'a communiqués, il y a deux poèmes qui sont d'une facture traditionnelle et qui ont été primés. Surtout, en 1955, il obtenu un premier prix pour l'étude « Lei minaires de Fuvèu au XIX^{ème} siècle » (« Les mineurs de Fuveau au XIX^{ème} siècle »), au concours organisé par *Lo Calen de Marselha (La Lampe de Marseille)*, lors d'un stage pédagogique qui se déroulait à Rousset, près de Fuveau. Ce texte en prose est très intéressant car il montre combien était pénible le travail de la mine à cette époque. Il contient en outre de nombreux termes techniques et de métier. D'ailleurs, il a été utilisé à diverses reprises dans des revues pédagogiques ou des études.

Bien entendu, on ne peut pas dire que la poésie de Freda Moustier soit parfaite. Mais cela est normal dans la mesure où il était un autodidacte qui rimait pour le plaisir. En tout cas, elle n'est pas inférieure à celle de beaucoup de ses contemporains qui n'ont pas pu pousser bien loin leurs études en raison de leurs origines sociales.

Dans ses lettres Freda Moustier évoque en occitan diverses figures de Fuveau, et il apporte ainsi des renseignements sur l'histoire récente du village.

Et il parle fréquemment de son engagement social et politique. Ainsi de la matinée du 12 février 1934, à Marseille, durant laquelle les travailleurs marseillais s'opposèrent aux provocations fascistes...

Freda Moustier constitue l'un des exemple de ces travailleurs dont la langue maternelle était l'occitan mais qui ne refusaient pas le français à partir du moment où cela constituait un enrichissement culturel. Mais pas forcément une obligation ! Sauf bien sûr, que dans le système capitaliste, il ne pouvait y échapper : comment un travailleur, pour comprendre les ordres de patrons aurait-il pu se dispenser de connaître le français ? Voir aujourd'hui l'anglais avec lequel la situation est identique. Mais cela ne l'a pas empêché de lutter aussi pour sa langue et la culture du pays.

Mon seul regret, c'est de ne l'avoir connu que si peu, et seulement par la correspondance échangée. Car le contenu de ses lettres constitue la preuve qu'il avait beaucoup de choses à dire.

L'ABBÉ LOÏS MOUTIER, DE LORIOI (DRÔME)

En Drôme, la création occitane a été relativement abondante, mais elle est demeurée peu connue. Heureusement, ce vide a été comblé par les trois volumes du travail accompli par Joan Glaudi Rixte, dont le dernier est sorti en 2004.

Parmi les écrivains occitans de Drôme, dont certains se sont haussés à un bon niveau, l'un d'entre eux a connu une certaine renommée en son temps. Il s'agit de l'abbé Loïs Moutier. Celui-ci est né à Loriol, cité située dans la vallée du Rhône, près de confluent de la Drôme, au sud de Valence, en 1831, d'un père protestant et d'une mère catholique. Il semble bien que les idées de cette dernière aient prévalu dans la famille puisque sur les dix enfants qu'elle eut, l'un devint prêtre et une fille entra dans les ordres ! Il accomplit des études primaires et secondaires, puis sentant une vocation pour la prêtrise, en 1852 il entre au petit séminaire de Valence où il obtient le titre de bachelier es-sciences, et en 1854 au grand séminaire. Il sera successivement prêtre dans diverses localités de la Drôme : Taulignan, Pierrelatte, Pierrelongue, Lachamp, Saint Nazaire en Royans, Marsanne et Étoile. C'est dans cette dernière paroisse qu'il meurt le 30 octobre 1903, devenu chanoine honoraire. Sur le plan politique, il se situe clairement dans le camp des conservateurs même s'il a une certaine conscience des problèmes sociaux.

C'est après 1870 que l'abbé Moutier commence à s'intéresser à l'occitan qui est sa langue maternelle. Tout au moins c'est après cette date que l'on dispose de textes écrits par lui sur ce sujet. En effet, parmi ses œuvres on connaît le « Glossaire du sous-dialecte de Loriol », couronné par l'Académie Delphinale au concours de 1877, que Mistral a utilisé pour la rédaction de son célèbre dictionnaire « Lo Tresòr dau Felibritge » (« Le Trésor du Félibrige »). Très intéressé par la linguistique, Loïs Moutier est membre de la *Société pour l'étude des langues romanes* et de la *Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, dont les revues ont publié plusieurs de ses articles. En 1882 paraît sa « Grammaire dauphinoise des parlers de la vallée de la Drôme », et trois années plus tard sa « Bibliographie des dialectes dauphinois ». Outre différentes études, son œuvre maîtresse demeure le « Dictionnaire des dialectes dauphinois », qui est conservé à la Bibliothèque de Valence. Ce travail qui comporte 35 000 fiches, ne put malheureusement jamais être édité par manque de fonds. Sur chaque fiche figure un mot avec sa localisation, sa définition, ses divers sens, accompagné souvent d'exemples d'emploi et des précisions sur l'étymologie.

Mais Loïs Moutier s'est aussi révélé poète. C'est en 1879 qu'il publie « Un bronchè de novèus daufinencs » (« Un rameau de noëls dauphinois »), qui paraît être sa première œuvre en occitan. La même année est créée à son initiative, à Valence, l'*Escòla Daufinala dau Felibritge (École Dauphinoise du Félibrige)*, dont la vie sera d'ailleurs assez brève et qui n'aura une activité que durant ses premières années. Cette association publiera notamment en 1885 et 1886, l'*Armanac Daufinenc (Almanach Dauphinois)*. Toujours est-il qu'il semble y avoir eu une opposition entre les Provençaux et les Dauphinois, qui sont des Gavots, ce qui a poussé Loïs Moutier à s'éloigner du Félibrige malgré les tentatives de Mistral pour arranger les choses.

Le texte le plus connu de Loïs Moutier est « Lo Ròse » (« Le Rhône »), sorte de poème épique documentaire, plus ou moins autobiographique, dans lequel il décrit l'histoire du grand fleuve, avec son évolution, qui est plus ou moins autobiographique ; en particulier, il montre l'évolution économique avec le passage, qu'il a vécu, de la battellerie traditionnelle avec le halage, aux bateaux à vapeur et à l'arrivée du chemin de fer. Tout cela sans nostalgie car il considère que c'est porteur de progrès, mais contradictoirement, avec ses effets négatifs. On notera que « Lo Ròse » paraît la même année que « Lo Poèma dau Ròse », de Mistral,

mais bien entendu, malgré ses mérites, le premier poème n'a rien à voir pour sa valeur littéraire avec le second !

Car Loïs Moutier, s'il est un poète honorable ne peut se mesurer à Mistral. Il a collaboré en occitan tant en vers qu'en prose, à de nombreuses publications : *Lo Brusç (La Ruche)*, *L'Alhòli (L'aioli)*, *La Revue Félibréenne*, *L'Alouette Dauphinoise...* et bien entendu à *l'Armanac Daufinenc*. En outre, il a donné de nombreux articles en français. Cet ecclésiastique traditionnel a été un bon ouvrier de la culture d'oc.